

A. GEO. BEAUDRY, Editeur-Propriétaire.

J. H. MALO, Rédacteur.

SOMMAIRE. — Le "Bouquet." — La littérature. — Poésie : Fleurs fanées. — Chronique juvénile. — Récréations. — Avis de l'Editeur. — Feuilleton : L'Ile de sable. — Annonces.

### LE "BOUQUET."

C'est à la jeunesse canadienne que nous dédions notre nouvelle publication, et nous voulons faire tout en notre pouvoir, pour lui en rendre la lecture intéressante. Dans ce but, nous avons sollicité le concours bienveillant de littérateurs et de poètes distingués, tous canadiens, dont on admire les œuvres.

Puis nous cueillerons, ça et là, pour le publier, tout ce qui nous paraîtra propre à intéresser les lecteurs. Ceux-ci pourront même, s'ils le veulent, donner quelques fleurs, pour le "Bouquet" tout littéraire que nous offrirons au public, toutes les semaines.

A ceux, donc, à qui nous n'avons encore rien demandé nous offrons le "Bouquet" comme un album à leurs écrits.

Quant à ceux à qui notre nom obscur pourrait donner des doutes, au sujet de l'intéressante lecture de la nouvelle feuille, nous nous empressons de les rassurer : Nous ne voulons que tenir la toile à l'artiste. Et, si nous osons, quelquefois, tenir le pinceau—ou la plume—si l'envie nous venait de travailler au tableau des maîtres, ce ne sera que pour y coucher des ombres. N'en faut-il point à tout tableau ? Une image vraie du vice fait souvent aimer la vertu.

Qui des jeunes filles, voir même des jeunes garçons, n'aime pas le langage des fleurs ? Eh bien ! aimables lecteurs et admirables lectrices trouveront dans le "Bouquet" tout ce qu'aime et re-

cherche la jeunesse et, ce qu'elle adore, un feuilleton où l'amour aura, comme toujours, le plus beau rôle. Quant à la moralité et à l'intérêt de tout ce que nous publierons, nous promettons de nous tenir à l'abri de la réprobation du pasteur et de la critique de ses ouailles. Et, comme nous voulons peindre le beau, en même temps que dire le vrai et faire le bien, quelques-unes des publications du "Bouquet" contiendront une gravure ou un morceau musical.

Mais nous ne voulons pas que rire et chanter, et le "Bouquet" traitera les sujets sérieux tels que les questions scientifiques, historiques et sociales. Dans ce cas encore, nous donnerons de préférence, aux lecteurs, les écrits des maîtres. Nous tenons enfin à assurer à la jeunesse que le tout lui sera présenté sous un jour plaisant.

Qu'elle veuille donc agréer l'hommage que nous lui faisons de notre œuvre.

J. H. MALO.

### LA LITTÉRATURE.

L'écriture, voilà, de toutes les œuvres du génie humain, la plus belle et la plus utile. C'est le souvenir le plus durable de la pensée. Personne n'ignore les immenses services que ce moyen de dire sans parler a rendus à l'humanité.

Le génie a fait de l'écriture, comme de tout, un métier, un art, une science. C'est de la littérature que nous voulons parler.

Que dire de la littérature ? Que dire du littérateur ?

La littérature, c'est l'art de reproduire,—avec la plume seule—tout ce qui charme le cœur et l'esprit, aussi la vue, l'ouïe même.

C'est une science, par laquelle l'homme apprend à écrire, mieux qu'il ne pourrait le dire, tout ce qu'il conçoit, désire, voit ou entend. C'est par l'ouïe que la parole arrive à l'esprit, la plume, qui parle aux yeux, si elle n'est pas plus éloquente que la parole, charme aussi l'esprit et captive toujours le cœur.

C'est un art, celui de faire de tout—d'un rien même—un tableau, un chant, une histoire.

C'est un métier, que de savoir peindre, chanter, parler même, avec la plume.

Le littérateur, c'est le comptable, qui tient mémoire de toutes les œuvres du temps. C'est le peintre, qui, par la plume, sait tout reproduire. C'est le musicien, qui donne son chant, cadencé quelquefois, toujours harmonieux. C'est l'architecte, qui trace aux peuples leurs plans d'avenir. C'est le charpentier qui construit sa phrase, la rend inattaquable par le vrai, accessible par le beau, et valable, par le bien.

Que nous reste-t-il à dire de la littérature ? Beaucoup de merveilles, sans doute, qu'une plume meilleure que la nôtre saurait bien rendre. Mais ce qu'il est facile de dire, c'est que les lettres ne reçoivent pas au pays, tout l'encouragement qu'elles méritent. Pourquoi, donc ? Nous osons le dire.

C'est une idée bien répandue que l'on ne saurait être à la fois homme d'affaires et homme de lettres. Elle est totalement fautive, cette idée. Mais nous ne saurions prendre à tâche de faire aimer les lettres. Puis, si tous ne semblent pas apprécier à sa juste valeur un art qui a toujours fait la gloire des Français, nos pères, et qui fait, aujourd'hui encore, celle des Français,

nos frères ; si la littérature n'est pas chérie de tous, elle a, nous aimons à le dire, l'admiration de plusieurs.

Parlerons-nous de nos littérateurs, de nos poètes ? Nous ne saurions leur rendre dignement tout l'hommage qu'ils méritent. Nous espérons que l'on voudra bien les lire, car ceux-ci, nous osons le croire, ne refuseront pas de nous aider, dans la tâche, trop difficile, que notre goût pour la littérature nous a, seul, fait entreprendre.

### FLEURS FANÉES.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !  
VICTOR HUGO.

Je passais... Dans les charmillles,  
L'œil au guet,  
Un duo de jeunes filles  
Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une ;  
Je crus voir  
De l'autre la tresse brune  
Et l'œil noir.

Deux anges !... quelle voix douce  
Ils avaient !  
Les pervenches dans la mousse  
En rêvaient.

On causait bals et toilettes,  
Et troublé  
S'ouvrait l'œil des violettes  
Dans le blé.

On jasait, c'était merveille ;  
Et je vis  
Des oiseaux prêter l'oreille,  
Tout ravis.

Moi, caché sous le feuillage,  
Dans le thym,  
J'écoutais leur babillage  
Argentin.

Et du vent l'aile mutine,  
Souffle pur,  
Egrenait leur voix lutine  
Dans l'azur.

J'y revins... C'était l'automne ;  
Dans l'air froid  
Vibrant le glas monotone  
Du beffroi.

Des nuages aux flancs sombres  
Et marbrés,  
Frojetaient leurs grises ombres  
Sur les prés.

Des sanglots montaient des vagues  
En courroux,  
Se mêlant aux plaintes vagues  
Des bois roux.

Plus de fleurs, plus de charmillles,  
Verts réseaux ;  
Plus de fraîches jeunes filles ;  
Plus d'oiseaux.

La grille était entr'ouverte...  
Du jardin  
L'avenue était déserte...  
Plus d'Eden !

Où donc étaient les deux anges  
Dont la voix,  
Ici charmaient les mésanges  
Autrefois ?

Hélas ! sur ces frêles roses,  
Tout glacé  
Le vent des douleurs moroses  
A passé...

Telle on voit la fleur fauchée  
Se flétrir,  
L'une un beau soir s'est penchée  
Pour mourir.

L'autre a, sous la froide étreinte  
Du malheur,  
Perdu l'illusion sainte  
De son cœur.

L'une dort au cimetière  
Pour toujours ;  
L'autre a mis dans la prière  
Ses amours

L. H. FRÉCHETTE.

### Chronique Juvénile.

Plus de soucis, plus d'inquiétude pour la jeunesse ! Les élections sont faites et les retraites sont terminées. L'hiver nous arrive, avec ses rigueurs, il est vrai, mais suivi de son cortège de plaisirs.

Le vent qui souffle est un vent d'amour, qui va mêler le fil de la vie et en faire, à coup sûr, plusieurs nœuds d'hymen. Voici le temps du plaisir, voici le temps de l'amour.

À propos d'amour, puisque nous en parlons.

Une jeune dulcinée, vient, paraît-il, de jeter son amoureux dans un cruel embarras, ou tout au moins l'a-t-elle mis dans l'impossibilité de répondre à une question d'amour.

C'était l'autre soir, en revenant de chez une future tante du présent amoureux. Lui et la belle précédaient la mère et le père prudents. Tous deux gardaient, depuis quelques minutes, un silence d'amants.

Qu'il est doux de s'aimer ! dit tout-à-coup le beau jeune homme, en regardant la blonde fille qui s'appuyait à son bras, et si je devais perdre votre amitié, que j'en éprouverais de peine !

Plus que vous n'auriez de joie, si vous me possédiez ? reprend aussitôt la jeune fille un peu par trop curieuse.

Savez-vous ce que c'est que Blaise, chers lecteurs ? Ecoutez—lisez plutôt, —ce qu'on a dit de lui :

Blaise, voyant à l'agonie  
Lucas, qui lui devait cent francs,  
Lui dit, toute honte bannie :  
Ça, payez-moi, vite, il est temps.  
—Laissez-moi mourir à mon aise,  
Répondit faiblement Lucas.  
—Oh ! Parbleu, vous ne mourrez pas  
Que je ne sois payé, dit Blaise.

Rien qu'un mot des journaux.  
C'est une phrase consacré par tous les journalistes—ou tout au moins les propriétaires de journaux—que celle-ci : "L'abonnement est invariablement payable d'avance."

Quant au "Bouquet", ceux-là ne le recevront pas, qui n'auront pas payé

leur abonnement. Les termes sont changés, non les conditions.

C'est demain Noël. Quelques noëls donc.

La fête que toute la chrétienté va célébrer demain remonte presque au berceau de l'Eglise d'Occident et on en attribue l'institution au pape Téléphore, qui mourut en l'an 138. Mais à cette époque et longtemps après encore, cette fête était la plus mobile de toutes les fêtes de la chrétienté. On la célébrait, soit au mois de mai, soit au mois d'avril, quelquefois en janvier.

Ce ne fut qu'au sixième siècle que le pape Jules Ier, après une enquête sur l'époque de la naissance du Christ, fixa la fête de Noël au 25 décembre.

Mais de tout temps, depuis son institution, cette fête a été célébrée avec une pompe brillante et joyeuse.

Noël ! Noël ! Voilà le mot qui, dans quelques circonstances qu'il soit permis de l'employer, signifie toujours bonheur, plaisir, amour.

Noël ! Noël ! Réjouissons-nous, dans ces temps de fêtes que nous commençons. Et, désormais et pour toujours—pour longtemps, du moins—à l'Arbre de Noël, à la Bûche de Noël, au Jeu de Noël, au Bas de Noël, ajoutons le "Bouquet" de Noël.

Noël ! Noël !

Une petite histoire. Un mariage, c'est-à-dire, et *Un mariage par erreur* encore. J'ai lu cela, quelque part, et je vous le donne pour vrai, aussi vrai que tout ce que disent les journaux—les journalistes—peu importe.

C'était un soir de concert, à la salle de Herz. Albert avait à côté de lui une jeune personne accompagnée de sa famille. Cette jeune personne, à l'œil vif et mutin, avait une de ces tournures pleines de morbidezza, qui ne peuvent passer inaperçues. C'était, comme on dit souvent, une belle blonde.

A la sortie de la salle, Albert voulut suivre celle qu'il aimait déjà. Il ne le put, à cause de la foule. Mais il en rêva toute la nuit.

—C'est Melle. de Z..., lui dit, le lendemain matin, Gustave, son ami, à qui Albert raconta son heureuse rencontre. Elle était à ce concert, continue l'ami. Elle a des cheveux blonds.

—Et un chapeau blanc, interrompit Albert, orné de violettes de Parme et de roses, une robe mauve avec de petits carreaux blancs, un châle de mouseline brodé et ses cheveux sont si joliment bouclés, qu'assurément il n'y en a pas de pareils.

—C'est bien elle, dit Gustave.

—Présente-moi au plus tôt.

—Il n'y a qu'un petit inconvénient ; c'est que demain la famille de Z..... part pour le château d'une grand'mère, au milieu des montagnes, dans le Jura ; elle n'en reviendra qu'après six mois de séjour.

Albert poussa un cri de détresse.

—J'irai donc dans le Jura me faire ermite, au fond d'une grotte, ou bien dans quelque cabane de bûcheron, car je ne puis être six mois sans la revoir.

Mais l'ami le calma. Il lui fit voir l'extravagance d'une telle démarche et ajouta qu'elle aussi l'avait remarqué au concert.

Albert se berça d'espérance. Peu de jours avant le retour de la famille de Z..... le mariage était une affaire conclue.

On alla à l'arrivée du train. Gustave et Albert entraient dans la gare, lorsque les voyageurs quittèrent les wagons. Albert cherchait des yeux celle qu'il adorait et ne s'apercevait pas que son ami, le poussait du bras : La famille de Z... était près d'eux.

—Où donc est-elle, je ne la vois pas.

—Les voici près de nous, souffla Gustave, ils vont nous rejoindre.

L'amoureux faillit perdre connaissance.

—Hélas ! Ce n'est pas elle, dit-il.

Mais il était trop tard. On se salua. Puis, le croira-t-on, Albert, soit par convenances, soit par amitié pour Gustave, qu'il aurait mis dans une position ridicule, ne voulut point manquer à ses engagements. Amélie de Z... avait elle aussi des cheveux blonds.

Le soir du contrat, il faillit de nouveau s'évanouir, lorsqu'il aperçut sa fiancée, souriante et ravie, tenant par la main une jeune personne blonde aux yeux noirs et en robe mauve.

—Monsieur, dit-elle, voici ma demoiselle d'honneur ; c'est ma cousine Elizabeth, elle était avec nous à ce fameux concert de Herz. J'espère que vous aurez pour elle autant d'amitié qu'elle en a pour moi.

Albert salua gauchement, il murmura deux ou trois mots sans suite, ce qui fit dire à la cousine, d'un ton moqueur :

—Décidément, Amélie, ton mari est trop timide, je m'y attendais bien un peu d'après tes lettres, mais je ne croyais pas que ce fût à ce point-là.

Le premier soir—car il avait bien fallu se marier—Albert prétendit que la cousine lui déplaisait mortellement et que, pour rien au monde, il ne la supporterait dans leur intimité. Il craignait sans doute de la voir. Mais Amélie, qui était involontairement jalouse de sa cousine, sauta au cou de son mari, en le remerciant. Ce dernier dut se consoler.

La bonté d'Amélie lui fit souvent oublier la cousine et il n'y songea plus du tout, quand il apprit sa conduite légère d'abord et mauvaise par la suite.

Au revoir, lecteurs ! A huit jours.

JUNIONISTE.

## RÉCRÉATIONS.

\*\*\* Un partisan voulant se donner des armoiries consulta quelqu'un qui lui conseilla de faire mettre sur son écusson un coq sans queue, et pour légende : *Coq imparfait* (coquin parfait).

\*\*\* Le balayeur d'un collège se vantait d'avoir eu un prix. Où donc ? lui demanda-t-on.—Pardi, où on les distribue, dans la *saloperie* (la salle aux prix).

\*\*\* Monsieur, c'est un muet qui voudrait voir monsieur.

—Es-tu sûr qu'il soit muet ?

—Dame ! monsieur, il le dit.

\*\*\* Un troupiier se grattait devant un autre troupiier.

—As-tu des puces ? lui dit son ami.

—Oh non !... les punaises les ont mangées.

\*\*\* Bièvre avait fait planter six ifs dans un bosquet de son jardin, pour y faire prendre le café aux dames qui dinaient chez lui. Un jour il dit à quelques-unes qui étaient dans ce bosquet : Mesdames, entendez-le comme vous voudrez, mais voici l'endroit *décisif* (des six ifs).

\*\*\* Bièvre conseillait à trois jolies femmes qui voyageaient en poste, de nommer leur courrier *bénédictité* parce que, disait-il, le *bénédictité précède les grâces*.

\*\*\* Daman disait un jour, en parlant d'une femme : Elle est coiffée comme Cybèle, mais elle n'est pas *si belle*.

\*\*\* LA FOI.—Un enfant était au catéchisme, et fut interrogé à son tour : "Qu'est-ce que la Foi ? lui dit le curé.—La Foi, c'est le jeudi.—Comment ? —Oui, le jeudi, c'est la fois que je ne vas pas à l'école."

\*\*\* LA MINE.—Guillot Gorju disait à Turlupin : "Tu m'as fait la mine.—Non, dit Turlupin ; si je te l'avais faite, tu l'aurais meilleure."

\*\*\* NATHANIEL LEE.—Nathaniel Lee, poète dramatique dont la nation anglaise n'a peut-être pas assez honoré la mémoire, finit ses jours à l'hôpital des fous à Londres. Ce fut là qu'il composa, quoiqu'en démence, la tragédie des *Reines rivales*. Il y travaillait une nuit au clair de la lune. Un nuage léger en ayant tout à coup intercepté la lumière, il prononça d'un ton impérieux : Jupiter, lève-toi et mouche la lune." Le nuage s'épaississant, la lune disparut entièrement ; alors il s'écria, en éclatant de rire : "L'étourdi ! je lui dis de la mouche ; il l'éteint."

\*\*\* On lisait dans un Journal, il n'y a pas longtemps :

"CAVE ET GRENIER DE PLAIN-PIED,  
A LOUER PRÉSENTEMENT."

Cette annonce peut servir de pendant à celle-ci :

BEI. APPARTEMENT DE MAÎTRE, COMPOSÉ DE HUIT CHAMBRES, AVEC JARDIN, ÉCURIES ET REMISES, LE TOUT SITUÉ AU SECOND ÉTAGE, A LOUER PRÉSENTEMENT.

\*\*\* Une dame demande un verre d'eau.

Baptiste le lui apporte.

—Un verre d'eau se sert sur une assiette, lui dit la maîtresse de la maison.

Baptiste revient apportant le contenu du verre, qu'il avait répandu sur l'assiette.

—Comment veux-tu que madame boive cela, imbécile ? lui dit la femme de chambre.

—C'est ce que j'étais en train de me demander ! répondit Baptiste.

\*\*\* Une pauvre femme du peuple venait d'enterrer son mari.

On essayait de la calmer ; elle repoussait les consolations, en sanglotant.

"Un si brave mari ! répétait-elle, un si bon ouvrier, si solide à l'ouvrage et si fort... quand il me flanquait une tripotée, j'en avais pour trois jours à rester au lit !"

\*\*\* Un joli mot d'enfant.

Mlle Gabrielle, qui aura six ans aux premières roses, prend sa leçon de français ; Elle écrit sous la dictée de papa :

"Si Gabrielle est bien sage, elle aura du gâteau."

Ici l'élève interrompant :

—Est-ce que gâteau prend un *x* ?

—Mais non ; il ne faut un *x* que quand le mot est au pluriel.

L'enfant après une réflexion :

—Papa, si nous mettions au pluriel ?

\*\*\* Attendu à la gare d'Hochelaga.

—Monsieur le chef de gare, demande un voyageur, à quelle heure part le train qui va à Québec ?

—A dix heures...

—N'y a-t-il pas des trains avant (à vent) ? Non, monsieur ils sont tous à vapeur.

\*\*\* On a donné ce conseil à un frieux :

"Vous louez un appartement dans lequel se trouve une pièce ayant deux fenêtres et trois portes ; vous les ouvrez toutes et vous avez cinq ouvertures (*cinq couvertures*.) Ou bien vous achetez un petit buste de Bonaparte en plâtre, vous lui cassez un bras, et vous avez un Bonaparte manchot (*bon appartement chaud*).

\*.\*. Le comble de l'in vraisemblance :  
—Entendre dire à une négresse qu'elle a passé une nuit blanche.

\*.\*. Le père Boursault, théatin, racontait avec plaisir l'histoire suivante : " Etant dans une ville d'Italie, je demandai à dire la messe ; le sacristain s'offrit pour me servir de répondant. J'avais déjà dit ses mots : *Introibo ad altare Dei*, lorsqu'une vieille laissa échapper un certain bruit. Le sacristain se retourne froidement et lui dit : " Madame, ce n'est pas à vous de répondre." *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*. Je fus si déconcerté que j'allai prendre le calice et m'en retournai à la sacristie, ne me sentant pas en état de continuer la messe.

### AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous prions ceux à qui nous adressons notre première publication de vouloir bien en informer leurs amis, et nous leur serons très reconnaissants, s'ils croient devoir acquiescer à notre demande.

Nous invitons aussi les commerçants de journaux à faire leur possible, pour répandre le journal, la commission que nous leur donnerons étant de nature à les encourager.

Le " Bouquet " formera, à la fin de l'année, un volume de 832 pages et ses abonnés auront droit à une prime.

Toutes lettres concernant l'administration ou la rédaction du journal devront porter l'une ou l'autre des deux adresses ci-dessous.

A. GEO. BEAUDRY,  
Editeur-proprétaire, rue St-Paul.  
J. H. MALO,  
Rédacteur, 218, rue Montcalm.

## Feuilleton du " Bouquet "

### L'ILE DE SABLE.

PAR EMILE CHEVALIER.

No. 1.

PROLOGUE.

EN BRETAGNE.

I.

LES ROUTIERS.

Par une belle matinée de mai 1598, deux cavaliers sortirent de la ville de Saint-Malo, prirent une route boisée qui conduisait au sud, et s'avancèrent vers un plateau escarpé.

Ces deux cavaliers portaient un cos-

tume mi-parti militaire, mi-parti de cour. Le plus vieux paraissait âgé de quarante-cinq ans.

L'autre était un jeune homme, vêtu avec un goût sobre et distingué. Quoique armé, comme son compagnon, il semblait revenir d'une fête ou aller à quelque gente réunion de châtelaines. Sa physionomie avait ce caractère d'intrépidité féminine qui distingue les rejetons de la vieille noblesse ; ses traits étaient délicats, mais dans son œil rayonnait une indicible fierté ; son front était blanc comme le marbre, mais large et bombé, son nez finement dessiné, mais hardi dans son jet, sa bouche petite, mais railleuse ; son menton agréable mais allongé ; son corps grêle, mais musculeux et vigoureusement charpenté. Enfin, il était le type de cette race franque qui s'imposa à la Gaule par la force brutale après la décadence de l'empire romain.

Le premier avait nom Guillaume, marquis de la Roche Gommard.

Le second avait nom Jean, vicomte de Ganay.

Celui-là était Breton.

Celui-ci était Bourguignon.

Tous deux comptaient des croisés parmi leurs aïeux ; et, bien que la glace féodale commençât à se fondre au soleil de la royauté, les de la Roche et les de Ganay s'efforçaient de suivre les traditions surannées de leurs ancêtres. C'est pourquoi Jean avait été envoyé en Bretagne par le comte Germain de Ganay, son père, pour y faire ses premières armes sous le patronage du marquis de la Roche, avec lequel il s'était lié d'amitié durant les guerres de la Ligue. Après avoir été page, Jean s'était élevé au grade d'écuyer, et, à ce titre, servait Guillaume de la Roche.

Durant une demi-heure les deux cavaliers chevauchèrent sans prononcer une parole. Le chemin qu'ils parcouraient était sinueux, raboteux et profondément encaissé entre une double haie d'aubépine et de mérisiers en fleurs. Le marquis, sombre et soucieux, s'abandonnait à l'allure nonchalante de sa monture ; le vicomte, non moins soucieux, dévorait l'horizon du regard, et aurait voulu sans doute presser le pas de sa monture, mais un sentiment de déférence l'empêchait de devancer son compagnon qu'il suivait à une courte distance. Tout à coup, comme ils atteignaient un endroit où la route formait un coude, cinq cavaliers, armés de toutes pièces, lance en arrêt, visière baissée, s'offrirent à leur vue.

—Par la messe, que signifie ceci ? s'écria Guillaume de la Roche tirant son épée.

—Rendez-vous, ou vous êtes morts ! commanda un des cavaliers dont le casque était surmonté d'une aigrette noire.

—Sur mon âme ! riposta de la Roche, l'invitation est aussi curieuse que

courtoise. Qui es-tu, beau sire, pour te mettre en notre présence, sans permission ? Arrière manant ; sinon te ferai pendre haut et court, toi et les lâches bandits qui t'accompagnent.

Cette menace n'intimida pas les assaillants, car ils répondirent par un bruyant éclat de rire, pendant que leur chef reprenait la parole.

—Je suis, dit-il, de bonne lignée, marquis de la Roche, et te déclare mon prisonnier.

—Attends que tu m'aies pris, avant de te répandre en forfanteries, chevalier traître et félon. Maintenant, je te somme de détalier, ou je tire sur toi comme sur un chien enragé.

Et de la Roche, après un signe à Jean de Ganay, avait rapidement replacé son épée dans son fourreau et saisi un pistolet de chaque main. Le jeune homme avait imité ce mouvement avec non moins de promptitude.

—Sus ! sus ! Emparez-vous des créants, mes braves, cria le chef des rufflans

—Conard ! viens donc te mesurer avec moi, à la longueur d'une lame !

—Cent écus d'or pour vous, si vous m'amenez le marquis vivant ! se contenta de dire l'autre à ses estafiers.

—Reçois toujours ceci comme à-compte, reparti de la Roche en dirigeant un de ses pistolets contre son adversaire.

Mais, quoique le coup fût bien ajusté, il n'eut aucun effet. La balle rebondit sur la cuisse du chevalier sans même la bossuer, et les routiers évoluèrent autour de nos héros pour leur couper la retraite. Trois nouvelles détonations retentirent presque en même temps. Jean avait fait feu de ses deux pistolets et de la Roche de celui qui lui restait. Au milieu de la fumée produite par cette triple explosion, il fut impossible de préciser l'étendue du résultat ; cependant un homme vida les étriers, roula à terre et l'issue du combat était plus que douteuse, lorsqu'une troupe de gens d'armes déboucha d'un taillis voisin.

—A moi, à moi ! clama Guillaume de la Roche, distinguant les couleurs de ses pennons.

Aussitôt les nouveaux venus piquèrent des deux, et les agresseurs, dans la prévision qu'ils seraient accablés par le nombre, tournèrent bride et s'enfuirent au galop.

Le marquis détacha quelques hommes à leur poursuite, puis il mit pied à terre pour savoir qu'elle était la victime de l'attentat contre sa personne. Jean de Ganay voulut aider de la Roche dans cette perquisition, mais un coup d'œil l'arrêta. Couvert de sang et de poussière, le blessé haletait sourdement sous son enveloppe de fer. Il avait été atteint au défaut de l'épaule droite et se tordait en proie à d'horribles tortures. Guillaume de la Roche s'approcha de lui, appuya son

genou sur sa poitrine, déboucla les jargulaires de son heaume, enleva la coiffure et examina un instant la figure du routier.

—Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

—A boire ! j'ai soif, je brûle, pour l'amour du ciel, donnez-moi à boire ! répondit l'inconnu d'une voix étranglée.

Sur l'ordre de Guillaume de la Roche, un des hommes d'armes courut à une source voisine, puisa de l'eau avec son morion et l'apporta au blessé qui but avidement ce liquide rafraichissant.

—Ah ! continua-t-il, cela fait du bien !

—Mais qui es-tu ? à qui appartiens-tu ? réitéra le marquis.

L'étranger garda le silence.

—Parle, ou je te perfore comme un misérable hérétique, poursuivit de la Roche avec un geste significatif.

—Monseigneur ! fit le malheureux en tremblant d'effroi.

—Parleras-tu !

—Eh bien ! balbutia-t-il d'un ton si bas que Guillaume fut obligé de se baisser jusqu'à sa bouche pour l'entendre, je suis à la solde du duc de Mercœur.

—Du duc de Mercœur ! Ah ! je m'en doutais... C'était lui qui avait une aigrette noire, n'est-ce pas ?

—Je l'ignore.

—Jour de Dieu, tu mens, soudard !

—Non, monseigneur, je vous le jure sur les os de mon bienheureux patron.

—Crois-tu me leurrer par tes impostures !

—Je souffre, oh ! je souffre peines et châtements infernaux, râlait le routier que les tiraillements de douleurs étouffaient.

—Qu'on lui enlève sa cuirasse et qu'on l'attache sur un cheval, enjoignit Guillaume de la Roche en sautant en selle. Nous sommes peu éloignés du manoir ; là, il sera pansé par notre barbier, et demain il subira un interrogatoire. Vous m'en répondez sur votre col.

Bientôt la petite troupe se mit en marche, ayant à sa tête les deux gentilshommes.

—L'infâme ! marmottait le marquis entre ses dents, me tendre une embuscade ! il n'a pas plus de courage qu'une poule mouillée. Qu'il m'appelle donc en champ clos, s'il a tant de griefs contre moi, et nous verrons...

Se tournant soudain vers Jean de Ganay, il ajouta :

—J'espère, mon ami, que vous n'avez aucun heurt ?

—Non, messire ; grâce au ciel, les croquants ne m'ont pas atteint. Mais sauriez-vous, d'aventure, qui était le chevalier déloyal auquel ils obéissaient ?

Le marquis fixa son interlocuteur avec sévérité et fronça les sourcils.

—Pardou, dit Jean déconcerté par la dureté de ce regard incisif.

—Votre curiosité est excusable, vicomte, reprit de la Roche en changeant de ton. Au surplus, il est heure que je vous initie aux secrets de la famille dans laquelle vous désirez entrer. Ne rougissez pas ; je sais que vous êtes affolé de ma nièce, Laure de Kerskoën ; et je crois que la demoiselle ne vous voit pas d'un trop mauvais œil. Aussi dois-je vous confier certaines affaires de nature fort grave, avant que d'accomplir un projet qui me coûtera peut-être la vie. Me jurez-vous que dans le cas où je viendrais à périr, vous prendriez Laure de Kerskoën pour femme et légitime épouse ?

—Je le jure sur la garde de mon épée ! dit solennellement Jean de Ganay.

—Votre serment me suffit. Apprenez maintenant que j'ai dans le duc de Mercœur, gouverneur de la belle province de Bretagne, un implacable ennemi, qui depuis vingt-cinq ans a tout mis en œuvre pour flétrir l'écusson de la Roche, et déshonorer leur chef. Voici le motif de cette haine. Le duc s'était épris de ma sœur cadette, Adélaïde de la Roche, la mère de Laure. Comme il était homme de mœurs dissolues et perverses, mon père lui refusa la main de sa fille qu'il maria au comte Alfred Kerskoën. Dès lors, de Mercœur nous voua une inimitié que le temps n'a fait qu'accroître. Après avoir répandu sur ma sœur des bruits odieux, il appela son mari en combat singulier et le tua. Puis, les mains dégouttantes du sang de mon beau-frère, il osa renouveler ses propositions à la veuve... Elle le repoussa avec horreur, et mourut presque subitement, en donnant le jour à Laure. Cela se passait en 1581 ; j'étais au siège de Cambrai. A ma rentrée en Bretagne, je reçus communication de ces tristes nouvelles. Sans débotter, je me rendis à Rennes où le duc tenait sa cour, et là, devant tous ses fiers barons, je l'insultai grièvement. Le lendemain, nous nous battions à cheval et à outrance. L'ayant désarçonné, nous recommençâmes le combat à pied. Son épée se brisa contre mon écu, et il était à ma merci, quand, par un sentiment de compassion que je me reproche toujours, je lui laissai la vie sauve. Loin de me témoigner de la reconnaissance pour cet acte de générosité, il ne rêva plus que vengeance, et telle est la source de sa profonde animadversion contre notre glorieux Henri IV. Après l'assassinat du feu roi Henri III, je pris fait et cause pour la Ligue contre le Béarnais, et le duc de Mercœur, quoique fervent catholique, promit secrètement son appui aux calvinistes. Plus tard, Mayenne commit une faute irréparable pour couvrir ses desseins ambitieux : il fit proclamer le cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X, le

7 août 1589. Alors, comprenant dans quel abîme de maux l'anarchie allait entraîner notre pauvre France, et pressentant les intentions usurpatrices de Philippe II, qui, derrière le manteau de la religion, ne visait à rien moins qu'à l'unité monarchique sur toute l'Europe et à l'abaissement du trône pontifical, je m'unis franchement aux partisans de Henri. En revanche le duc de Mercœur fit volte-face, se coalisa contre ce prince avec les ducs de Longueville, de Montpensier, d'Epernon, d'Aumont, le baro d'O, et cria à qui voulut l'entendre que j'étais un renégat, un relaps, un hérétique. Mais ce fut en vain qu'il distilla le venin de la calomnie, pour m'aliéner l'affection des vassaux bretons ; mes principes étaient trop bien connus. Je puis même dire que j'ai eu une grande part dans l'abjuration de Henri IV. L'excommunication de Grégoire XIV ne m'a point effrayé, parce que j'étais sûr de gagner une âme au ciel, et un bon souverain à ma patrie. Et lorsque Clément VII, cédant aux sollicitations de mes amis, d'Ossat et Duperron, accorda l'absolution à notre roi bien-aimé, j'ai béni la Providence de la faveur qu'elle octroyait à la France par l'entremise du divin pontife. Mais la jalousie du duc de Mercœur a grandi de tous ses succès. Furieux du triomphe de la cause que j'avais soutenue, il essaya de se faire passer ici comme l'héritier des anciens ducs, complota avec Philippe II, et refusa l'allégeance au roi Henri. Cependant il me craint et, n'osant m'attaquer ouvertement, se déguise pour m'attendre avec des assassins au coin d'un bois...

—Quoi ! dit Jean surpris, c'était...

—Chut ! n'avançons rien sans preuve ; l'Eglise le défend, et moi-même, emporté par la colère, j'ai failli pécher. Au surplus, demain, le doute ne sera plus permis. Mais, pour terminer, vous êtes informé de la haine qui anime le duc de Mercœur contre notre maison.

—Cette haine, je la méprise ! s'écria vivement le jeune homme.

De la Roche branla la tête d'un air sombre.

—Le duc est puissant, dit-il ensuite, trop puissant !

—Le crédit du roi, hasarda l'écuyer.

—Le crédit du roi est sans influence sur les fanatiques, et, je vous l'avoue, j'appréhende fort que, malgré le traité de Vervins, l'édit de Nantes, du 13 avril dernier, édit qui assure aux huguenots égalité de charges, d'honneurs et de dignités avec les catholiques, ne soit mal vu par la cour de Rome et ne pousse la France dans de nouvelles guerres religieuses. Enfin !...

Et le marquis passa sur son front sa large main que sillonnait une cicatrice.

—Enfin, reprit-il, j'ai des lettres patentes qui me confirment dans la charge de lieutenant général du Canada. Dans huit jours, nous partirons

pour cette terre vierge dont on raporte tant de merveilles, et Laure entrera au couvent de Blois où elle attendra patiemment le retour de son fiancé. Si je succombe, vous la protégerez, n'est-ce pas, Jean ?

—Oh ! s'écria le jeune homme avec chaleur.

## II

LAURE DE KERSKOËN.

Il était midi. Assise dans une vaste chaire sculptée, Laure de Kerskoën, châtelaine de Vornadeck, feuilletait son beau missel imprimé sur parchemin enluminé de miniatures d'après l'art byzantin et enrichi d'une brillante couverture ayant des fermoirs d'or ciselé, avec l'améthyste orientale au centre, enchâssée dans une plaque d'argent selon l'usage de saint Eloi, orfèvre du roi Dagobert.

Laure de Kerskoën, châtelaine de Vornadeck, avait l'âge des illusions, dix-sept printemps. C'était un bouton de rose près de fendre la capsule qui jalouse la richesse de ses couleurs, la suavité de ses parfums. Rien de joli et de mutin à la fois comme son visage, où la témérité et la douceur harmoniaient leurs traits.

En face de la jeune fille, se tenait sa nourrice, dame Catherine, vieille Normande qui, depuis l'enfance de Laure, lui avait tenu lieu de mère.

—Dis-donc, nourrice, s'écria tout à coup la noble demoiselle, en posant le missel sur ses genoux, saurais-tu pas l'heure qu'il est ?

—M'est avis que la douzième heure approche, répliqua Catherine, car voici sonner le cor, pour relever la garde du château. Bientôt notre bon seigneur de la Roche-Gommard sera céans, avec son aimable écuyer, le sire de Ganay. Je suis sûr que votre cœur soupire après lui. Le vicomte Jean est aussi beau damoiseau qu'intrepide cavalier.

Une petite moue tout à fait dédaigneuse monta aux lèvres de Laure, qui reprit au bout d'une minute :

—Parlais-tu pas, ce matin, d'aller visiter la poissonnière qui s'est cassé la jambe ?

—Oui, chère damoiselle, j'irai dès que la grande chaleur sera diminuée.

—J'imagine qu'il vaudrait mieux y aller toute de suite. Si mon oncle et tuteur rentre, dans l'après-dîner, il ne te sera guère possible de quitter le castel, nourrice.

—De vrai, ma fille, vous raisonnez comme un ange ; je vais prendre une mante et vite porter à cette pauvre femme les herbages et potions qu'a prescrits le chirurgien-barbier.

Ce disant, la vieille Normande se leva de son siège et sortit.

—Ah ! exclama joyeusement Laure, dès que sa "duégne," comme elle l'ap-

pelait, eut laissé retomber la portière de l'appartement. Ah ! je suis donc libre, enfin ! Quelques minutes de plus et peut-être... Après tout, Catherine est si indulgente pour moi ! elle n'en aurait soufflé mot à monseigneur de la Roche. Il ne tardera moult à revenir et ce Jean de Ganay avec lui... Quel ennui ! Mais elle aussi ne tardera moult à venir, elle viendra avant eux, ma gentille messagère... Quel bonheur !

Bondissant de gaieté, la nièce du marquis courut à une étroite croisée en ogive, garnie de vitreaux colorés, et souleva le châssis inférieur. Un amoureux rayon de soleil l'enveloppa sur le champ dans les ondes de sa lumière éclatante, et s'étendit follement sur le parquet.

Pendant vingt minutes, Laure de Kerskoën, accoudée à l'entablement de la fenêtre, interrogea l'étendue de la voûte azurée, en effeuillant les corolles d'une adorable méditation. Elle commençait toutefois à s'impatienter, quand au nord apparut un point noir.

—Adresse ! ma tendre Adresse ! murmura la jeune fille.

Le point grossissait insensiblement, prenait des proportions, des formes sveltes et élancées. C'était une colombe fendant l'atmosphère à tire-d'ailes. Elle approche, elle approche ; déjà on peut distinguer son blanc plumage et son col léger que ceint un cercle vert.

—O chère Adresse ! répéta Laure, c'est bien toi ; je ne m'étais pas trompée !

Comme un pilote habile, reconnaissant le port après une périlleuse traversée, l'oiseau double d'ardeur dès qu'il aperçoit la délicieuse tête de Laure, encaadrée dans l'embrasement de la fenêtre. Il a franchi l'enceinte du castel, plane sur les remparts extérieurs, et ne tardera pas à recevoir le prix de sa course, lorsque, soudain, une détonation se fait entendre, et la demoiselle de Kerskoën pâlit, puis pousse un cri perçant. Toutefois, bientôt, elle recouvre tout son sang-froid. Alors, elle projette son corps en dehors de la croisée, et voit le volatile, battant des ailes, désespérément accroché aux rinceaux d'une moulture, à quelques pieds au-dessous d'elle. Au bas, sur le mur de ronde, des arquebusiers rient à gorge déployée et félicitent l'un de leurs *compains*, dont l'arme meurtrière a blessé l'innocente créature. Ravi de sa dextérité, le soldat rit plus fort que les autres. Mais à la vue de la nièce de leur seigneur, les arquebusiers se taisent et s'éloignent. La jeune châtelaine peut alors, sans crainte d'être surprise, se baisser davantage, allonger le bras, saisir l'infortunée colombe. Elle la prend doucement, l'attire à elle, et retourne à son siège.

L'oiseau avait la cuisse cassée. Laure ne put retenir ses larmes.

—Pauvre chérie ! dit-elle, d'une voix entrecoupée, elle ne guérira jamais...

Pourtant, elle lava la plaie avec soin, retira des chairs meurtries le duvet sanglant qui les souillait, et, après s'être assurée que le plomb n'avait fait qu'écorcher quelques tendons secondaires, elle enleva du cou de la colombe un ruban vert, et la porta douillettement sur son lit.

—Notre-Dame de Bon-Secours, disait-elle, ayez pitié de ma mignonnette Adresse ! Je brûlerai en votre honneur quatre gros cierges de cire parfumée, et donnerai une belle nappe de toile de Flandre pour votre autel, si me la conservez en vie et santé ; sans quoi, ferai occire le scélérat d'arquebusier qui lui aura baillé la mort !

Cette invocation terminée, Laure de Kerskoën déroula le ruban qu'elle avait glissé dans son corsage, l'introduisit dans un flacon de bronze pendu à sa ceinture par une chaînette de même métal et l'en retira au bout de cinq secondes.

La couleur primitive avait disparu. Il était jaune et marqué de caractères brunâtres.

En un clin d'œil, la jeune fille eut dévoré ces caractères, et tous ses membres frémissaient d'épouvante.

A cet instant, le son d'une trompette éveilla les échos du manoir. Laure se précipita à la fenêtre, ses regards se rivèrent sur l'esplanade qui longeait le pont-levis de l'entrée principale.

—Le marquis de la Roche et Jean de Ganay ! fit-elle avec effroi... Sainte Vierge ! Bertrand est perdu !

## III

LE MANOIR.

Bâti sur le plateau d'un rocher abrupt, le manoir de la Roche était une des plus redoutables forteresses de la Bretagne. Sa configuration générale ressemblait à celle d'un trapèze, dont l'axe se dirigeait du sud ouest au nord ouest, et dont le petit côté s'étendait au nord-est. Cette configuration était décrite par une enceinte de remparts élevés de trente pieds. Derrière on apercevait le château proprement dit. Quatre grosses ailes, en pierres de taille, reliées entre elles par des tours carrées, le composaient. Derrière encore, au centre d'une vaste cour, s'élançait, à vingt toises de hauteur, la citadelle, sorte de donjon octogonal couronné d'un diadème de tourelles à encorbellement. C'était là qu'on déposait les armes, les munitions, qu'on enfermait les prisonniers de guerre, qu'on se réfugiait dans les cas désespérés. Un fossé profond, taillé en biseau, dans le roc vif, et aux parois hérissées de pointes de fer, entourait le donjon à son pied. Cinq portes y conduisaient : les deux premières situées, sous une voûte, dans

le rempart extérieur et séparées par une herse intermédiaire, les deux suivantes établies dans le corps de l'édifice habité, également séparées par une herse intermédiaire, et la cinquième pratiquée à la base du donjon. Nul fossé de circonvallation ne longeait les premières fortifications, posées à même sur des rochers perpendiculaires d'une escalade impossible. On ne pouvait arriver au château que par un sentier en zigzag, incrusté, pour ainsi dire, dans le flanc de la montagne et qui menait à un pont-levis sous lequel on avait creusé un puits très profond. Deux masses de granit, en forme de demi-lunes, pourvues de nombreux créneaux et de barbicanes, défendaient ce pont.

Le château de la Roche avait été construit au treizième siècle par Aymon de la Roche à son retour des croisades. C'est assez dire que le style du monument appartenait à l'architecture féodale.

Dès que le cor eut sonné, un archer parut sur la plate-forme de la porte.

— Bretagne et Navarre ! lui cria le marquis.

Aussitôt on entendit un grincement de chaînes sur des treuils, et le pont s'abaissa bruyamment. La cavalcade entra, le seigneur de la Roche en tête. Arrivé dans la cour d'honneur, il s'arrêta, donna quelques ordres concernant le captif, sauta de cheval et fit signe à son écuyer de le suivre. — Prenant un large escalier, ils traversèrent bientôt la salle d'armes, et pénétrèrent dans une pièce de plus étroite dimension, contigue à cette salle.

C'était la chambre du marquis de la Roche-Gommard.

Elle avait l'air bien sombre et bien austère, cette chambre !

On eût dit de la cellule d'un dominicain.

Rien pour flatter le regard..... Mais l'ameublement consistait en un lit de camp simplement couvert d'une peau d'ours, deux tables chargées de livres, cartes, mappemondes, instruments de physique et d'astronomie, quelques escabeaux et une cassette scellée dans la muraille blanchie à la chaux. Le seul ornement digne d'attention était un grand christ en bois noir, d'une exquise pureté de formes. On prétendait que ce christ était l'œuvre du fameux Michel-Ange, qu'il avait été enlevé à l'église du Saint-Esprit, à l'époque des guerres d'Italie, et vendu cent mares d'argent au père de Guillaume de la Roche.

Le marquis avait pris un siège, tiré de son pourpoint un parchemin scellé aux armes de France et de Navarre, dont il parcourait la teneur, tandis que Jean de Ganay se tenait à quelques pas, dans une attitude respectueuse.

Le parchemin renfermait ces lignes :  
 " Nous, Henry, quatrième du nom,  
 " par la grâce de Dieu, Roi de France

" et de Navarre, à notre ami et féal  
 " Troillus des Mesgonnets, chevalier de  
 " notre ordre, conseiller en notre conseil  
 " et capitaine de cinquante hommes  
 " d'armes de nos ordonnances, le sieur  
 " de la Roche, marquis de Cotemmineal,  
 " baron de Las, vicomte de Caventon et  
 " Saint-Lô, en Normandie, vicomte de  
 " Travallet, sieur de la Roche Gommard,  
 " et Quermolac, de Gornac, Benteguigno  
 " et Lescuit, conformément à la volonté  
 " du feu roi Henry troisième, avons créé  
 " lieutenant-général du pays de Canada,  
 " Hochelaga, Terres-Neuves, rivière de la  
 " Grande-Baie, Norimbègne, et terres  
 " adjacentes, aux conditions suivantes :

" Que le sieur de la Roche aura particulièrement  
 " en vue d'établir la foi catholique ; que son  
 " autorité s'étendra sur tous les gens de  
 " guerre, tant de mer que de terre : qu'il  
 " choisira les capitaines, maîtres de navires  
 " et pilotes : qu'il pourra les commander  
 " en tout ce qu'il jugera à propos, sans  
 " que, sous aucun prétexte, ils puissent  
 " refuser de lui obéir ; qu'il pourra  
 " disposer des navires et des équipages  
 " qu'il trouvera dans les ports de France,  
 " en état de mettre en mer, lever autant  
 " de troupes qu'il voudra, faire la guerre,  
 " bâtir des forts et des villes, leur donner  
 " des lois, en punir les violateurs, ou leur  
 " faire grâce : concéder aux gentilshommes  
 " des terres en fiefs, seigneuries, châtellenies,  
 " comtés, vicomtés, baronnies et autres  
 " dignités relevantes de notre suzeraineté,  
 " selon qu'il croira convenable au bien du  
 " service, et aux autres de moindre condition,  
 " à telle charge et redevance annuelle qu'il  
 " lui plaira de leur imposer, mais dont ils  
 " seront exempts les six premières années,  
 " et plus, s'il l'estime nécessaire : qu'au  
 " retour de son expédition, il pourra répartir  
 " entre ceux qui auront fait le voyage avec  
 " lui le tiers de tous les gains et profits  
 " mobiliers, en retenir un autre pour lui  
 " et employer le troisième aux frais de la  
 " guerre, fortifications et autres dépenses  
 " communes : que tous les gentilshommes,  
 " marchands et autres qui voudront  
 " l'accompagner à leurs frais, ou autrement,  
 " le pourront en toute liberté, mais qu'il  
 " ne sera pas permis de faire le commerce  
 " sans sa permission et cela sous peine de  
 " confiscation de leurs navires, marchandises  
 " et autres effets ; qu'en cas de maladie  
 " ou de mort il pourra par testament ou  
 " autrement nommer un ou deux lieutenants  
 " pour tenir sa place ; qu'il aura la liberté  
 " de faire dans tout le royaume la levée  
 " des ouvriers et autres gens nécessaires  
 " pour le succès de son entreprise :  
 " finalement, qu'il jouira des mêmes  
 " pouvoirs, privilèges, puissance et  
 " autorité, dont le sieur de Roberval  
 " avait été gratifié par le feu roi  
 " François premier.

" Donné en notre palais du Louvre,

" en notre bonne ville de Paris, ce douzième  
 " jour de janvier de l'an de grâce mil cinq  
 " cent quatre-vingt-dix-huit et de notre  
 " règne le neuvième.

" Signé, HENRY de France et de Navarre. (1)."  
 " — Jean, dit le marquis, quand il eut  
 " terminé sa lecture.

— Monseigneur !  
 " — Vous avez étudié la relation de  
 " Jacques-Cartier ?

L'écuyer s'inclina affirmativement.  
 " — Et vous êtes toujours résolu de  
 " m'accompagner ? poursuivit Guillaume  
 " de la Roche, en enveloppant le jeune  
 " homme d'un regard inquisiteur.

1. On comprend que la lettre que nous  
 " donnons ici n'est qu'un abrégé très succinct  
 " de celle qui accordait à Guillaume de la  
 " Roche la lieutenance du Canada. Publier  
 " la lettre en entier eût été un hors-d'œuvre  
 " qui aurait nui à l'intérêt dramatique de  
 " notre récit.

— Oui, messire, répliqua l'écuyer  
 " sans hésitation.

— Les périls, les dangers ne vous  
 " effrayent pas ?

— Je sors d'une famille où la peur  
 " est un mot vide de sens. Sur notre  
 " devise on a gravé : *Audaces fortuna  
 " juvat* ! Ce qui signifie, pour moi, que  
 " l'homme nedoit jamais trembler quand  
 " il poursuit une noble entreprise.

— Bien, dit Guillaume ; j'aime à  
 " vous entendre parler de la sorte. Mais  
 " vous savez le but de notre expédition,  
 " en Acadie ?

— Fonder une colonie.

— Ce n'est pas tout, reprit le marquis  
 " avec exaltation ; oh ! ce n'est pas tout !  
 " Que dis-je, c'est la moindre cause ! il  
 " s'agit, mon enfant, de propager les  
 " doctrines que notre Sauveur, Jésus-  
 " Christ, a transmises au monde, par la  
 " voie de la sainte Eglise catholique,  
 " apostolique et romaine ! il s'agit mon  
 " cher enfant, de porter le flambeau de  
 " lumière et de vérité au milieu des  
 " peuplades ignorantes et idolâtres qui  
 " habitent les forêts de l'Amérique du  
 " Nord ; il s'agit de faire notre salut,  
 " de mériter le ciel en convertissant les  
 " Indiens à notre religion ! il s'agit, — et  
 " de la Roche baissa la voix, — d'empêcher  
 " les hérétiques, les huguenots — vous  
 " m'entendez, Jean — de distiller sur la  
 " Nouvelle-France le venin de leurs  
 " dogmes mensongers, comme ils avaient  
 " déjà essayé de le faire à Charlefort,  
 " à l'instigation de Coligny !

Après cette sortie, dictée par le  
 " fanatisme religieux de l'époque, de la  
 " Roche-Gommard pencha la tête sur sa  
 " poitrine et se livra à une profonde  
 " méditation. Mais s'il eût jeté les yeux  
 " vers son écuyer, il aurait été surpris  
 " de l'altération qu'il avait subie, depuis  
 " quelques instants. Jean de Ganay était  
 " d'une pâleur livide : ses traits se  
 " contractaient, ses muscles frémissaient,  
 " il semblait se débattre contre une colère  
 " sourde dont il voulait comprimer  
 " l'essor, et se mordait furieusement  
 " les lèvres, comme pour refouler les  
 " paroles qui affluaient à sa bouche.  
 " Peu à peu, cependant, il se maîtrisa,

et quand le marquis s'arracha à ses pensées, Jean était calme ou du moins paraissait l'être.

—Vous m'avez compris? demanda le seigneur de la Roche.

—Je vous ai compris, répondit froidement Jean.

—Et vous viendrez, la croix d'une main, la houe de l'autre? et si je succombe...

—Je veillerai à l'accomplissement de vos dernières volontés.

—Merci, Jean, dit le marquis, se levant et prenant la main du vicomte qu'il trouva moite et glacée; merci; vous serez un jour la gloire de la chrétienté. A demain! Faites vos apprêts pour le départ.

De Ganay se retira et Guillaume de la Roche alla se prosterner devant son crucifix.

## IV

## L'ONCLE ET LA NIÈCE

Cependant, Laure de Kerskoën s'était de nouveau jeté dans sa chaire et elle réfléchissait.

—Quelle folie! m'écrire qu'il viendra ce soir! ne lui avais-je pas dit que j'attendais mon oncle! Mais, que signifient ces mots: "Ne craignez rien. Mes précautions sont biens prises; demain, si vous le voulez, nous serons unis par des liens indissolubles!" Oh! je tremble! que prétend-il faire? Cher Bertrand, il est capable de tout... il m'aime tant!... Pourquoi faut-il qu'une inimitié mortelle divise nos parents? Mais, non, non, je n'aurai jamais d'autre époux que lui au monde! oh! plutôt je préférerais m'enterrer dans un cloître! mon amour n'est-il pas juste, n'est-il pas légitime? mon existence ne la dois-je pas à ce valeureux champion? Où serais-je sans lui, bonne Sainte-Marie? Au péril de sa vie, il m'a arrachée aux flammes qui dévoraient le couvent de ma tante... Comme il est beau, comme il est brave! Et puis, si timide avec moi! affrontant tous les dangers pour venir soupirer un instant sous les fenêtres de sa reine! Quelle différence avec ce Jean de Ganay, dont les assiduités m'importent! D'ailleurs, quoi qu'en pense le marquis de la Roche, il ne me semble pas loyal catholique, le Bourguignon! Je ne me souviens pas de lui avoir vu faire le signe de la croix, et il trouve toujours un prétexte pour ne pas assister au divin sacrifice de la messe. Bien au contraire, Bertrand n'y manque jamais, lui! Chaque dimanche, déguisé en serf, je l'aperçois pieusement humilié en un coin de l'église du hameau, où je vais régulièrement depuis la mort de notre digne chapelain... Venir ce soir, quelle imprudence! Si je pouvais l'avertir! impossible, Adresse est trop grièvement blessée! Que résoudre?... Si je savais où il est!... Et cet écuyer

qui rôde sans cesse sur les remparts? En disant à monseigneur de la Roche de doubler les gardes, parce que... parce que... Mauvais moyen, mauvais moyen; mon oncle concevrait des soupçons! Fatalité! quelque magicien m'aura jeté un sort, c'est sûr... Il faut implorer le secours de ma miséricordieuse patronne!

Ayant formé ce dessein, la dévote jeune fille courut s'agenouiller devant son prie-Dieu.

Tandis qu'elle était ainsi prosternée, Guillaume de la Roche entra sans bruit chez elle.

Ne voulant pas troubler ses oraisons, il allait se retirer, car il était bien loin de se douter, le rigide tuteur, que c'était une pensée terrestre, une pensée mondaine, une pensée d'amante insoumise, qui absorbait ainsi l'attention de sa pupille; mais tout à coup celle-ci s'écria avec allégresse:

—Oh! merci, merci! bienheureuse patronne, vous avez exaucé mes vœux; il est sauvé!

—Qui cela? demanda le marquis.

—Monseigneur de la Roche! balbutia Laure interdite.

—Eh bien! chère enfant, est-ce ainsi que vous recevez votre oncle après deux mois d'absence?

—Pardon, pardon, dit Laure en rougissant, je...

—Vous ne m'attendiez pas, méchante fille, reprit Guillaume en la baisant tendrement au front. Mais grâce au ciel, nous sommes revenus sains et saufs et tout est prêt pour notre prochain départ.

—Votre prochain départ!

—Ah! ma mie, vous gémez, car j'emmène avec moi le chevalier de vos pensées. Jean de Ganay m'accompagnera à la Nouvelle-France. Ça, ne te désole pas, ma Laurette; ne baisse pas ces grands yeux bleus pour cacher ton affliction. Je te promets de te le rendre dans un an au plus.

—Mais, monseigneur...

—Mais quoi, mademoiselle? dit Guillaume en s'asseyant et l'attirant sur ses genoux.

—Mais...

—Puisque je te promets de te le rendre. Ne vas-tu pas être jalouse de ton vieil oncle? La séparation vous fortifiera tous deux, et vous me saurez gré de vous avoir tenus éloignés durant quelque temps. Tu passeras ton veuvage chez l'abbesse du moustier de Blois.

—Mais, mon oncle, dit enfin la jeune châtelaine qui s'était peu à peu remise de son émotion, ne m'avez-vous pas annoncé que votre projet de fonder une colonie à la Nouvelle-France était ajourné?

—Ah! répliqua le marquis en souriant, c'est moins mon projet de colonisation que le colon que j'enlève qui m'attire cette insidieuse question.

—Vous avez donc obtenu vos lettres

patentes? dit-elle avec une agitation qui échappa à son interlocuteur.

—Bien mieux, répondit-il; j'ai triomphé des pièges que m'avait tendus le duc de Mercœur.

Laure tressaillit.

—Chère enfant, dit de la Roche en la pressant affectueusement contre sa poitrine, tu me pardonneras de te délaisser. Mais la voix de Dieu parle à ma conscience. Il faut que je parte. Nouveau Pierre l'Hermite, je porterai la bannière de l'Église romaine au milieu des infidèles, et bientôt l'autre rive de l'Atlantique retentira de louanges au Tout-Puissant. Courage, ma fille! offre ton âme à Dieu! il l'aidera à supporter cette épreuve.

Laure était sensible. Elevée par Guillaume de la Roche qui l'avait gâtée, elle le chérissait à l'égal d'un père. Si les longues expéditions de son tuteur ne l'avaient jamais effrayée, à cette époque de troubles et de guerres civiles, l'idée d'un voyage au delà de l'Océan, vers des contrées qu'on jugeait beaucoup plus lointaines qu'elles ne le sont réellement, cette idée, disons-nous, ne pouvait manquer de l'attrister. Elle fondit en larmes.

Persuadé que ces larmes avaient plutôt son écuyer pour objet que lui-même, Guillaume essaya de la consoler par des caresses. Puis s'imaginant opposer un remède souverain à la douleur de sa nièce, il lui dit en la quittant:

—Allons, enfant, sèche tes pleurs. Vous serez fiancés avant que nous nous embarquions.

Aussitôt qu'il eut laissé la chambre, Laure frappa trois fois sur un gong avec une baguette d'argent. Sa cameriste, jeune Picarde accorte, avenante, parut.

—Suzette, quel est le sergent de garde à la porte du château?

La soubrette cligna de l'œil d'un air intelligent et répondit:

—C'est Goliath!

—Descends à l'office, et ordonne au sommelier de ne pas oublier ce soir le poste... Tu m'entends?

—Mademoiselle sera obéie, dit Suzette en s'inclinant.

—Ah!—je suis indisposée... Je ne paraîtrai pas au souper.

Suzette fit une deuxième révérence et sortit.

—Comme cela, s'écria alors la nièce du marquis, peut-être réussirai-je à le voir en sûreté!

## V

## LE MÉNESTREL

—Allons, sergent Goliath, encore un verre de ce généreux cidre dont nous a gratifiés la noble Laure de Kerskoën.

—Verse, verse toujours, Oreille-de-Lièvre; car, ventremahom! la langue m'arde plus que charbon ardent, et

mon estomac résonne comme une tonne vide.

—Brave demoiselle, que notre châtelaine ! ajouta Oreille-de-Lièvre en remplissant une écuelle de bois que lui tendait le sergent.

—Jour de ma vie ! tu dis vrai, répondit celui-ci. Brave demoiselle, ventremahom !

Et il porta le gobelet à ses lèvres.

Mais tout à coup il s'arrêta, tendit l'oreille.

—Qu'as-tu donc, Goliath ? on dirait que tu écoutes quelque chose.

—Vraiment oui, ventremahom, j'écoute... n'entendez-vous pas ?

Par la porte entr'ouverte du corps de garde, la brise du soir apportait ces paroles bien connues, chantées sur un mode lent et harmonieux :

.....Li Bretons  
Jadis souloioient par prouesse,  
Des aventures qu'ils oioient  
Faire des lais par remembrance  
Qu'on ne les mist en oubliance...

—Oh ! oh ! ventremahom ! cela nous annonce, si je ne m'embrène en fumier d'erreur, le jovial trouvère qui tant nous donna soulas et esbattements ces derniers jours. Sans doute il demande l'hospitalité. Ce sera précieuse aubaine pour nous de le recevoir en notre chambre. Il nous contera vaillantes histoires des preux Armoricaïns, et ne manquera pas de nous redire les merveilleuses aventures du chevalier Bertrand du Guesclin.

—Et aussi l'expédition des quatre fils de Montglave, dit Oreille-de-Lièvre : "A l'issue de l'hiver que le joly temps de l'esté commence et qu'on voit les arbres florir et les fleurs s'espanyr."

—Passi vite, compère, pas si vite, intervint un troisième hallebardier ; festinons, banquetons, c'est fort bien ; mais ne forçons pas la consigne. Le couvre-feu est sonné !

—Oh ! la piètre affaire ! dit Goliath. Qu'on m'introduise notre galant ménestrel, je réponds de tout !

—Nenni, sergent, nenni ! reprit l'autre avec opiniâtreté ; répondez de votre nuque, soit ; cela vous regarde ; mais de la mienne, c'est objet qui m'intéresse trop particulièrement pour que j'abandonne à aucun le soin de sa responsabilité.

—Ventremahom ! m'est avis, vieux pleurard de Balafre, que tu ne seras satisfait que quand je l'aurai refroidi le sang avec mon baume d'acier.

Balafre allait riposter, mais un hallebardier lui tendit l'écuelle qui ne cessait de circuler à la ronde. Le parfum du liquide pétillant apaisa la colère du troupière, et après avoir bu, il dit :

—D'ailleurs, agissez comme vous le désirez ; moi je m'en lave les mains, ainsi que monsieur Ponce-Pilate fit, à l'occasion du jugement prononcé contre notre rédempteur Jésus.

—Ventremahom ! tu a raison de sentir...

—Mais, sergent, objectèrent quelques-uns des soudards : si notre redouté seigneur, le marquis de la Roche, vient à savoir que nous avons reçu un étranger en notre corps de garde ?...

—Jour de ma vie ! qui osera le lui dire ? Y a-t-il un espion parmi nous ?

Cette interrogation imposa silence aux récalcitrants. Au reste le chant du trouvère était si poétique, si harmonieux, qu'il eût attendri un rocher. En ce moment, il modulait, en s'accompagnant de son rebec, la veille romance bretonne dont Thibault, comte de Champagne, nous a laissée la traduction :

Las ! si j'avais pouvoir d'oublier  
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,  
Et son très-doux, très-doux regarder,  
Finirait mon martyre.

—Il n'y a pas une couple de gosiers comme celui-là dans tout le monde, ventremahom ! c'est notre barde ; il ne couchera pas à la taverne de la belle étoile, dus-je, pour cet acte de charité, être fouetté de verges jusqu'à effusion de sang. Ça, mandez la sentinelle.

Au bout de quelques minutes, le factionnaire arriva dans le corps de garde du château de la Roche, où se passait cette scène.

—Ah ! c'est toi Courtevue ! dit Goliath. Qui ballade à pareille heure sous les murs du château ?

—Le trouvère armoricain.

—Seul ?

—Seul, sergent.

—Qu'on abaisse le pont, ventremahom ! nous avons encore une cruche pleine, et nous coulerons joyeuse nuit, jour de ma vie !

Après ces paroles, le chef du poste sans défiance, sortit pour aller à la rencontre de l'hôte que la chance lui amenait.

L'énorme panneau de madriers décrivit lentement son quart de cercle et recouvrit horizontalement le puits qui précédait l'entrée des fortifications.

—Qui vive ? cria Goliath, apercevant une ombre à travers les ténèbres de la nuit.

En réponse à son interrogatoire, il reçut ce couplet :

Pour débaucher, par un doux style,  
Femme ou fille de bon maintien,  
Point ne fut de vieille subtile,  
Frère Lubin le fera bien.

—Est-ce toi, ventremahom, mon barde ?

Accroupie devant le pont, l'ombre continuait sa ballade :

Je presche en théologien ;  
Mais pour boire de belle eau claire,  
Faites-la boire à votre chien :  
Frère Lubin ne le peut faire.

—Ah ! bravo ! bravo ! ventremahom ! dit Goliath en se frottant les mains.

Accours, mon gai rossignol ; tu pomperas à autre réservoir qu'à claire fontaine ! Et, par les cornes du diable !...

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, dix doigts vigoureux nouaient son cou dans leurs muscles d'acier, un poignard étant planté dans sa poitrine et il tombait dans le puits, sans proférer un soupir !

## VI

## L'ATTAQUE

Pendant ce temps, le vicomte Jean de Ganay se promenait sur le rempart, autant pour s'assurer que les sentinelles étaient bien à leur poste que pour méditer.

Le temps, superbe le matin, s'était assombri dans l'après-midi, et, à ce moment, de lourds nuages noirs se traînaient péniblement au ciel. Les ténèbres étaient profondes ; aucun rayon de lune n'apparaissait ; mais à de courts intervalles, un éblouissant éclair déchirait en échancrures embrasées l'épais manteau du firmament et illuminait les hautes tours du château.

Nulle brise ne courait dans l'air : on respirait une atmosphère épaisse, chargée d'électricité.

Au loin la mer grondait en brisant ses vagues contre les falaises, et parfois le cri strident d'une orfraie troublait encore le silence de la nuit.

L'écuyer se sentait navré de tristesse.

—Elle n'est point venue à notre rencontre, pensait-il ; elle n'a pas présidé au souper, sous prétexte d'une indisposition ; et cependant je suis bien sûr de l'avoir vue à sa fenêtre quand le marquis fit sonner du cor pour qu'on abaissât le pont-levis... C'est étrange ! me serais-je trompé ?... ne m'aimerait-elle pas ? Ne pas m'aimer ! oh ! c'est impossible ! cent fois, je lui ai parlé de mon amour... jamais, de vrai, elle ne m'a avoué... Quel impénétrable mystère que le cœur d'une femme !... Ah ! je suis fou de m'inquiéter ; n'est-ce pas elle qui a brodé cette écharpe que je porte sur mon sein ? n'est-ce pas elle qui me l'a donnée ? Pourtant... Encore ces maudits soupçons ! Eh ! qui aimerait-elle donc, si elle ne m'aimait pas ? Depuis sa sortie du couvent, elle est restée au château, ne recevant ne voyant personne !... Bast ! je suis bien sol de... Qu'est ce ? il me semble qu'on appelle.

Jean, qui se trouvait alors sous la fenêtre de Laure, leva la tête. Cette fenêtre, nous avons omis de le dire, s'ouvrait au sud, vis-à-vis de la porte extérieure du manoir.

—Bertrand, est-ce vous ? disait une voix.

Le vicomte s'efforçait vainement de percer le voile d'obscurité qui l'enveloppait de ses plis opaques : rien, il ne distinguait rien !

Néanmoins il allait répondre, quand tout à coup l'occident s'éclaira d'une lueur phosphorescente suivie d'un formidable roulement de tonnerre et d'un cri d'effroi.

—Laure de Kerskoën ! murmura de Ganay, qui avait aperçu la jeune châtelaine accoudée à sa fenêtre.

Mais, avant qu'il eût pu se rendre compte de l'impression que lui causa cet incident, le feu céleste s'était évanoui, l'ombre avait repris sa place un instant usurpée, et un deuxième cri, vigoureux, sauvage, excitant, ébranlait les échos du manoir.

—Alerte ! alerte ! aux armes ! aux armes !

—Qu'y a-t-il ? demanda Jean à un archer qui passait près de lui.

—Le château est investi ! le château est investi ! répliqua celui-ci en fuyant à toutes jambes.

Sans se troubler, l'écuyer s'élança vers le corps de garde supérieur où était enfermée la manivelle pour monter et descendre la herse.

La plus grande confusion régnait parmi les soldats.

—Abattez la herse ! s'écria le vicomte.

—Mais l'ennemi a déjà franchi les fortifications, fit observer un des gardes.

—N'importe ! n'importe ! qu'on lui coupe la retraite.

Et tandis que les soldats s'empresaient d'obéir à cette injonction, Jean courait à l'escalier qui conduisait à la porte du château proprement dit.

Elle débouchait sur la partie septentrionale du trapèze ; l'écuyer pressa ses pas de ce côté ; mais quelle que fût sa rapidité, il avait été devancé par les assaillants qui se ruèrent tumultueusement vers le pont-levis.

Déjà le bruit de l'attaque nocturne s'était répandu de toutes parts. La grosse cloche du donjon sonnait l'alarme. Arrachée au sommeil, la garnison se mettait sur pied, et faisait des préparatifs de défense ; tandis que, interrompu au milieu de ses oraisons par les premières rumeurs, le marquis de la Roche s'était précipité dans la cour, où bientôt l'avait joint l'élite de ses hommes d'armes. On lui apprit qu'une troupe de gens inconnus venait de surprendre et de massacrer le corps de garde extérieur.

—Levez le pont, fermez les portes ! dit-il avec le plus grand sang-froid. Qu'une compagnie se rende à la plate-forme, une autre dans les tours, et que les femmes, les enfants et les domestiques soient confinés dans le donjon.

Ensuite, sans perdre de temps, il se dirigea vers la chambre de sa nièce afin de la mener lui-même en un lieu sûr, car l'appartement qu'elle occupait durant la paix servait de retranchement à une escouade d'archers lorsque la forteresse était assiégée. Mais, jugez de l'étonnement du marquis ! la chambre de Laure Kerskoën était vide.

Il ne fallait pas songer à s'enquérir des motifs de la disparition de la jeune fille, alors que chaque seconde écoulée aggravait le péril commun. Étouffant ses angoisses, de la Roche vola à la galerie saillante qui surplombait la porte du château.

Une troupe d'hommes y étaient rassemblés, les uns faisant pleuvoir sur la tête des assaillants des pierres, des obus, les autres apportant de l'huile bouillante, les autres jetant par les mâchicoulis, des coulevrines, des canons, des mortiers devenus inutiles, pendant que, postés aux barbicanes des tours voisines, archers et arquebusiers criblaient l'ennemi de traits et de balles.

Le vacarme était épouvantable, le combat lugubre comme la tempête qui hurlait dans l'espace ! A la clarté fumée de quelques torches de résine, pâlisant fréquemment sous la fulguration des éclairs, l'œil saisissait des nuées d'hommes se mouvant sur toute l'étendue du bâtiment, entre la contrescarpe intérieure et le terrassement du rempart.—Puis l'on entendait des cris féroces, des gémissements, des imprécations, et, couvrant le tout, la voix solennelle du tonnerre mugissait dans l'étendue.

Les agresseurs avaient eu le loisir de briser une des chaînes du pont-levis avant que l'éveil ne fût donné, et malgré les projectiles de toute nature dont les accablaient les défenseurs du château, ils s'acharnaient à enfoncer la porte.

Un énorme madrier qu'ils avaient trouvé sur le glacis leur servait à cet effet.

Vingt hommes robustes, placés aux deux côtés de la pièce de bois, la soutenaient au bout de leurs bras tendus, et lui imprimaient un mouvement de va-et-vient, en dardant son extrémité contre la porte, qui éclatait à chaque coup du formidable bélier.

—Hardi ! hardi ! sus ! sus ! mes braves ! vociférait un chevalier, armé de toutes pièces, dont le casque orné d'une plume noire dominait cette cohue de démons.

—Du courage ! du courage ! clamait à son tour Guillaume de la Roche qui s'était emparé d'un fusil à rouet et tirait incessamment sur les ennemis.

Mais malgré la valeur des assiégés, malgré les flots d'huile et de pois en ébullition qu'ils versaient sur leurs ennemis, ceux-ci ne bronchaient pas ; blessés et morts étaient poussés dans le fossé ; de nouvelles mains les remplaçaient aussitôt, et le bélier improvisé ne cessait d'ébranler l'obstacle qu'ils voulaient renverser. Un des gonds de la porte avait cédé, les autres ne pouvaient tenir longtemps. L'ennemi beuglait sa victoire, lorsque Guillaume de la Roche s'écria :

—Jetez le *Foudroyant* !  
Le *Foudroyant* était une mons-

truese pièce de quatre-vingt-seize, braquée à l'angle de la plate-forme.

Tout ce qu'il y avait d'hommes autour du marquis se mit à l'œuvre, et après des efforts inouis, le colosse de bronze fut renversé du haut de la galerie sur le flot humain qui déferlait au bas.

Puis ce fut un craquement horrible, une vibrante exclamation de douleur et d'épouvante !

Le pont s'était rompu et abîmé dans le fossé avec tous ceux qu'il supportait...

Dés lors la panique se glissa dans les rangs des ennemis. Ceux qui étaient les plus proches voulurent fuir, mais refoulés par les plus éloignés désireux d'arriver sur le théâtre de l'action, ils tombèrent pèle-mêle dans le fossé où ils furent déchirés, lacérés, par les pointes de fer qui en garnissaient le talus. Un grand nombre trouvèrent la mort dans cette bagarre, que les assiégés mirent largement à profit pour mitrailler leurs adversaires.

Un vent impétueux s'était élevé, chassant les nuées vers l'orient. Entre les éclaircies faites par leur dispersion, la lune tantôt montrait son disque d'argent, tantôt se replongeait derrière un impénétrable rideau. Ces fluctuations de lumière et d'ombre prêtaient au siège du château des couleurs vraiment fantastiques.

Cependant, le chevalier à la plume noire était parvenu à rétablir l'ordre parmi les siens. Ils battirent en retraite, mais au moment où ils atteignaient la porte, une troupe d'arquebusiers que Jean de Ganay avait à la hâte ramassés sur le rempart fondit sur eux. Les arquebusiers, contre leur attente, furent reçus avec une intrépidité qui les contraignit à se replier. Infructueusement le vicomte s'épuisait à stimuler leur ardeur, ils n'écoutaient rien et se débattaient, incapables de résister à l'impulsion de ceux qu'ils avaient cru pouvoir cerner et tailler en pièces.

Frémissant d'indignation, le vicomte de Ganay allait se jeter au fort de la mêlée pour y périr les armes à la main, lorsqu'il aperçut le chevalier à la plume noire.

Abattre deux hommes qui lui barraient le passage et se trouver en face du chef de cette lâche expédition fut pour notre brave écuyer l'affaire d'une minute.

—A nous deux ! cria-t-il en l'affrontant l'épée en arrêt.

—Es-tu chevalier ?

—Oui, j'ai gagné mes éperons au blocus de Paris.

Aussitôt, les fers croisés se choquent, pétillent, grincent, lancent des milliers d'étincelles, et la trompette résonne annonçant une trêve momentanée, afin de laisser toute liberté aux deux nobles combattants.

Pour champ clos ils ont une petite

esplanade en arrière de la porte principale, pour lustre la lune qui brille à cet instant au-dessus de l'arène, pour témoins une ceinture de soldats.

## VII

BERTRAND.

Le chevalier noir, nos lecteurs l'ont deviné, était Bertrand, l'amant favori de la belle Laure de Kerskoën. Ne pouvant songer à obtenir la main de sa maîtresse à cause de la haine qui divisait son oncle, le duc de Mercœur et le marquis de la Roche, il avait résolu de profiter de l'absence de ce dernier pour enlever la jeune châtelaine. Son plan était des plus simples. Ayant à sa solde un régiment de reîtres, Bertrand devait se présenter à la porte du manoir sous le costume de troubadour, qu'il adoptait souvent pour y pénétrer.

Une partie de ses soldats le suivrait de près en rampant le long des rochers. Il solliciterait l'hospitalité qu'on ne lui refusait jamais, parce que les soldats de la garnison savaient que le trouvère armoricain était agréable à la nièce de leur seigneur, et se rendrait maître de la forteresse. Cela explique le message qu'au moyen d'une colombe il avait expédié à Laure de Kerskoën. Mais à peine ce message était-il envoyé qu'un espion avait averti Bertrand que le marquis, alors à Saint-Malo, s'était mis en marche pour retourner au château. Désespéré de ce contre-temps qui ajournait l'accomplissement de ses desseins, notre paladin se décida à s'emparer du marquis. Ayant échoué dans cette tentative, il poursuivit néanmoins l'exécution de son entreprise, dans laquelle, comme on l'a vu, il eut à subir de nouveaux revers.

Bertrand connaissait bien le vicomte de Ganay, et s'il avait exigé qu'il déclînât son titre, c'était pure moquerie; il n'ignorait pas non plus les prétentions de Jean au cœur de Laure, aussi répondit-il à son attaque avec cette fureur aveugle qu'aiguillonnent la jalousie et le désir d'humilier un rival déjà illustré par de nombreux exploits.

Le duel dura plus de vingt minutes avec un acharnement sans égal. Les deux antagonistes étaient peut-être de même force, mais à la fougue de son adversaire, Jean opposait un calme inébranlable, et après les premières passes, l'on put prévoir qu'à moins d'un accident, le vicomte resterait vainqueur de ce combat singulier. En effet, le neveu du duc de Mercœur, exaspéré par le sang-froid de l'écuyer, ne tarda guère à ferrailer sans étudier les bottes qu'il poussait; c'était là que Jean l'attendait; mais comme il désirait plutôt le désarmer que le tuer, il négligea maintes occasions de riposter, alors qu'il lui était facile de le faire. A la fin, cependant, lassé lui-même, il rendit estoc pour estoc, et relevant une

fausse parade, atteignit Bertrand à la solution de continuité de sa cuirasse et de ses brassards.

Le jeune homme chancela et tomba sur les genoux: il avait l'épaule traversée de part en part.

Cette défaite mettait un terme aux hostilités. Les assaillants se livrèrent à la merci des assiégés, qui étaient sortis du château par une poterne secrète, afin d'assister au cartel.

Guillaume de la Roche embrassa chaleureusement son brave écuyer, fit enchaîner les captifs au nombre de plus de soixante, et transporter Bertrand dans un des cachots du donjon. Puis, ayant donné des ordres pour que tous les postes fussent doublés et les cadavres brûlés dans la chaux vive, il entraîna Jean de Ganay vers son appartement.

—Eh bien! lui dit-il en arrivant, n'avais-je pas raison, mon cher et vaoureux ami?

—Je ne sais, messire.

—Vous ne connaissez donc pas Bertrand de Mercœur, neveu du duc?

—J'en ai beaucoup oui parler comme d'un vaillant champion...

—Vaillant! ne lui appliquez pas cette épithète, mon fils; Bertrand est un lâche, indigne de la couronne qu'il porte sur son blason. En voulez-vous une preuve irrécusable? c'est lui qui nous a attaqués ce matin, sur la route de Saint-Malo, lui qui nous a attaqués ce soir par une trahison dont j'ignore les menées, lui que vous avez provoqué, blessé?

—Se peut-il! murmura le vicomte.

—Que trop, reprit Guillaume. Mais quel parti prendre à son égard?

—En référer à la justice du roi.

—J'y songeais...oui, c'est ce me semble, le meilleur expédient, car son crime ne doit pas demeurer impuni, et notre sécurité exige que nous ne le gardions pas ici. Le duc saurait bien nous l'arracher. Allons, bon courage, Jean! Dans quelques jours nous serons en route pour aller défendre une cause plus noble—la sainte cause de la religion chrétienne.

Le seigneur de la Roche et son écuyer échangèrent encore quelques paroles, et se quittèrent, l'un pour s'informer de sa nièce, l'autre pour s'assurer que tout danger avait cessé.

## VIII

L'ÉVASION

Et Laure de Kerskoën, qu'était-elle devenue? pourquoi son oncle ne l'avait-il pas trouvée dans sa chambre?

A neuf heures, la jeune châtelaine avait ouvert le châssis de sa fenêtre, et entendant le bruit d'un pas sur le rempart, elle avait dit, le lecteur s'en souvient: "Est-ce vous Bertrand?" mais la lueur de l'éclair lui ayant montré Jean de Ganay, au lieu de celui qu'elle

attendait. Laure s'était brusquement retirée, avec une épouvante augmentée par le cri de guerre qui monta soudain à ses oreilles. Tremblante, éperdue, Laure pensa d'abord à se réfugier chez son oncle. Un instinct—l'instinct de l'amour—l'arrêta. Retournant à sa fenêtre, elle entrevit à travers les ténèbres la plume noire qui ombrageait le casque de son amant.

—Bertrand! dit-elle, miséricorde divine! c'en est fait de lui!

Mais bientôt une idée traversa l'esprit de la jeune fille. Sans plus réfléchir, elle sortit de la chambre et descendit dans la cour d'honneur. Elle espérait pouvoir avertir Bertrand que le marquis était de retour au château. Par malheur, on achevait de barricader toutes les issues, et elle fut obligée de regagner son appartement. C'est durant cette absence que Guillaume était venu chez sa nièce. Palpitante, affolée, n'osant regarder en dehors, Laure s'assit au bord de son lit et écouta. Il est plus difficile de décrire que d'imaginer les tortures morales qu'elle eut à souffrir tant que dura le siège du manoir. Chaque coup d'arquebuse retentissait dans son cœur comme un glas funéraire, et quand le formidable fracas horrible, la pauvre enfant manqua de s'évanouir.

Quelle triste situation pour elle! si son oncle était vainqueur, son amant serait sans doute passé au fil de l'épée; si au contraire Bertrand l'emportait, qu'advierait-il au marquis de la Roche qui l'avait élevée, la chérissait comme un père? Mon Dieu! que d'afflictions pour l'âme de l'infortunée Laure! Partagée entre les sentiments du devoir, de la reconnaissance, et les anxiétés de la passion, de l'amour, combien la poignait cette cruelle alternative! Son sein battait avec violence et le sang se précipitait à son cerveau, quand Catherine entra, un flambeau à la main.

La bonne dame frissonnait de tous ses membres.

—Jésus, seigneur, ayez pitié de nous! s'écria-t-elle. Ils vont nous prendre, nous piller, nous saccager, comme ils ont fait du moustier de Rennes! Sainte Marie, mère de Dieu, protégez-nous!

—As-tu donc si peur, nourrice? dit Laure pour faire diversion à ses angoisses.

—Peur, chère demoiselle!... peur! oh! mettons-nous en prière, ma fille; implorons la justice du ciel pour que le bon droit triomphe!

Laure ne savait trop que répondre à cette invitation; entraînée par l'exemple de sa nourrice, elle se prosterna et toutes deux commencèrent à réciter leurs patenôtres en s'interrompant chaque fois que le tumulte croissait.

Lorsqu'eut lieu le cartel entre Jean de Ganay et Bertrand, assiégeants et assiégés firent silence.

—Merci, mon doux Sauveur ! dit Catherine, supposant que la Providence avait exaucé ses vœux, les infidèles sont repoussés.

—Chut ! dit Laure qui se leva et s'approcha de la fenêtre.

—Oh ! demoiselle ; demoiselle ! où allez-vous ?...

—Chut !

S'effaçant dans l'embrasure, la jeune fille plongeait ses regards au dehors, tressaillit, bondit en arrière, puis elle s'avança de nouveau, passa sa tête à travers le châssis... et les doigts crispés à la tablette de la croisée, le corps ployé, les muscles frémissants, les prunelles fixes, elle contempla le drame qui se jouait sur l'esplanade. Je laisse à penser quelles sensations l'agitèrent durant ce long combat où se trouvait compromise une tête qu'elle affectionnait au delà de toute expression. Vingt fois elle voulut crier, mais l'émotion lui coupait la parole ; vingt fois elle voulut fermer les yeux et s'éloigner, mais une puissance d'attraction plus énergique que sa volonté la tenait clouée à cette place...

Bertrand est touché, il tombe !

Aussitôt les nerfs de Laure se détendent, elle est frappée au cœur, elle s'affaisse ! Catherine vole à son secours.

Le lendemain soir, entre onze heures et minuit, Laure de Kerskoën, châtelaine de Vornadeck, enveloppée de la tête aux pieds dans une mante noire, et munie d'une lanterne, traversait furtivement la cour d'honneur du castel marchant droit au donjon. Une sentinelle est en faction à l'entrée, mais on lui a fait boire un soporifique et elle dort profondément, adossée à la guérite.

Laure pénètre dans la tour, monte au premier étage, et tirant de son corsage une grosse clef, ouvre après mille difficultés, la porte d'une chambre de forme triangulaire.

Cette chambre, c'est la prison de Bertrand.

Enchaîné sur un bloc de pierre, le jeune homme était en proie à une fièvre ardente, occasionnée par la blessure qu'il avait reçue à l'épaule.

—Qui est là ? dit-il dolement.

La jeune fille démasqua la lanterne qu'elle avait cachée sous sa mante et vint s'agenouiller près de lui.

—Laure ? est-ce un rêve ?

—Las ! pauvre Bertrand !

—Mais quoi, je ne rêve pas ! c'est vous, bien vous ! Oh ! approchez... encore... encore... là, que je sente vos vêtements, que je respire votre haleine ! Mon Dieu ! oui, c'est elle. C'est vous, Laure...

—Cher Bertrand, dans quelle position !

—Ne me plaignez pas, Laure, bon ange, idole adorée, je suis heureux, puisque vous me donnez cette preuve

d'amour. Maintenant, j'affronterais les derniers supplices sans sourciller.

—Que parlez-vous de supplices, ami ! je suis venue pour vous délivrer.

Le prisonnier sourit amèrement.

—Oh ! dit-il, en montrant les fers dont il était chargé.

—Etes-vous trop faible pour vous soutenir ?

—Comment cela ?

—Tenez, dit Laure en lui présentant une petite lime.

Un éclair de joie colora le visage pâli de Bertrand.

—Ensuite ? dit-il.

—Ensuite, ne craignez rien.

Et de ses doigts mignons, la charmante enfant commença à limer la chaîne qui scellait son amant à la muraille.

Ce travail fut lent et pénible, les blanches mains de Laure se teignirent de sang. Mais le courage de l'amour l'animait — ce courage qui a fait tant de femmes héroïques — et au bout d'une heure, la chaîne était sciée.

—A présent, hâtons-nous, dit-elle.

L'espérance de la liberté prêta des forces au captif. Ils descendirent les marches du donjon, et arrivèrent au rez-de-chaussée dans une grande pièce au centre de laquelle on remarquait un puits.

—Écoutez, dit alors la châtelaine, en indiquant le bord du puits, Bertrand, il faut nous quitter ici. A quelques pieds au-dessous de la margelle, ce puits renferme un escalier, et plus bas, un passage souterrain qui vous conduira sur le flanc septentrional de la montagne. Voici la clef de la poterne dérobée. Mais, sur votre honneur, jurez-moi que jamais vous ne révélez le secret que je vous confie !

—Hélas ! dit le jeune homme d'un ton plaintif, je ne me sens plus la volonté de partir. Laure je voudrais mourir !

—Laissez-là, ami !

—Sans vous l'existence...

—Bertrand, jamais j'appartiendrai à d'autre qu'à vous. Prenez cet anneau, c'est celui que me légua ma pauvre mère... qu'il soit le gage de nos fiançailles !

Le jeune homme s'empara de l'anneau et le porta à ses lèvres.

—Allons, séparons-nous, le temps presse, dit Laure, les yeux gonflés de larmes.

Aidé par sa maîtresse, Bertrand descendit dans le puits, rencontra le premier degré de l'escalier à mi-hauteur du corps, et adressa à la jeune fille un signe d'adieu.

Mais elle se pencha jusqu'à lui et le baisa au front.

—Oh ! tu seras à moi, ma bien-aimée ! proféra le prisonnier avec transport ; et, tenant de la main gauche la lanterne que Laure lui avait remise, il s'enfonça dans les profondeurs du gouffre.

Peu à peu, le son de ses pas s'évanouit, et lorsqu'ils eurent cessé de résonner sur les degrés humides, la nièce de Guillaume de la Roche se releva en disant :

—Béni soit ma secourable patronne ! Bertrand est sauvé !

Quelques minutes après, Laure de Kerskoën, comtesse de Vornadeck, rentra dans son appartement sans avoir été remarquée.

## IX

## AVANT LE DÉPART.

Un mois s'est écoulé depuis les divers événements que nous avons racontés. Laure, à la fenêtre où nous l'avons déjà vue, Laure attend. Une colombe arrive ; son blanc plumage rappelle notre gentille messagère d'amour. En effet, c'est Adresse. Elle apporte une lettre.

Cette lettre lui apprend que Bertrand est en sûreté, remis de ses blessures, qu'il se propose de l'enlever, et l'engage à feindre de l'amour pour le vicomte Jean de Ganay et à lui déclarer qu'elle a fait vœu de ne pas contracter d'engagement avant l'âge de vingt ans, afin de le déterminer à ajourner à son retour du Canada leurs fiançailles qui doivent avoir lieu le lendemain.

Après avoir lu et relu ce billet que, plusieurs fois, elle mouilla de douces larmes, Laure de Kerskoën se rendit dans la salle d'armes. Elle savait y rencontrer Jean de Ganay. L'écuyer se promenait soucieux, agité de sombres pressentiments.

—Vous paraissez bien morne, messire, lui dit la jeune fille, de sa voix la plus câline ; vous serait-il advenu malheur ?

—Ah ! demoiselle, répondit le vicomte, oui, il m'advient grand malheur ! si grand que je crains de n'en pouvoir supporter l'étendue.

—Vraiment ! serais-je indiscret en vous demandant la cause de cette vive affliction ?

—Vous-même n'êtes-vous donc pas chagrine ?

—Moi, sainte vierge ! oui, bien chagrine ! Mon oncle a beau dire, je ne puis m'habituer à l'idée de son départ, et...

—Et ! s'écria Jean intrigué.

Laure baissa ses longues paupières avec un geste de pudeur, mais sans répondre.

—Ne regretterez-vous que le seigneur de la Roche ? insinua l'écuyer en proie à une émotion poignante.

—Pensez-vous que j'oublie mes amis, messire Jean ? répliqua l'amante de Bertrand, accompagnant cette interrogation d'un coup d'œil si expressif, que le pauvre vicomte se crut aimé et faillit aller se précipiter aux pieds de sa sirène.

—Mais, dit-il d'un ton pénétré, suis-je au nombre de vos amis ?

—Comment ! c'est vous qui m'adressez une pareille question ! vous, Jean, qui jouissez de la considération de monseigneur de la Roche, vous qui tout récemment avez délivré ce château, vous... Ah ! c'est bien mal, Jean, de douter ainsi de moi !

Une perle liquide qui vint étinceler au coin de sa paupière, couronna la série de tendres reproches déjà exprimés par le sens et l'inflexion qu'elle avait imprimés à ces paroles.

Les femmes possèdent un talent merveilleux pour simuler les sentiments qu'elles n'éprouvent pas. Elles sont souvent même plus éloquentes dans le jeu de la passion que dans son action réelle.

Est-il donc surprenant que le vicomte se laissât prendre à ce piège jonché de roses odorantes.

—Quoi, c'est vrai, s'écria-t-il avec chaleur, je ne m'abusais point, vous m'aimez, Laure ! vous partagez les feux qui m'émbraient, et vous... Oh ! la joie me rend fou ! c'est qu'il y a si longtemps que j'attends cet aveu ! Oh ! mon Dieu ! prêtez-moi la force nécessaire pour savourer pareilles délices.

Il voulut saisir la main de Laure et la baiser, mais la jeune châtelaine s'y opposa doucement en souriant :

—Fi ! le mauvais chevalier, qui n'ajoute pas foi à l'attachement de ses meilleurs amis ! vous mériteriez, mes sire, que pour votre peine je brûlasse le nœud d'épée que j'ai tressé à votre intention.

—Un nœud d'épée ! ah ! Laure, votre bienveillance m'accable !

—Un nœud d'épée que voici, et que j'attacherai moi-même, si vous le permettez, à la coquille de votre dague. Dorénavant, soyez moins soupçonneux, ou je me fâcherai pour de bon. Mais j'ai une prière à vous adresser.

—A moi... une prière ! Oh ! parlez, soyez sûr que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me montrer digne de la première marque de confiance que vous daignez m'accorder. Oui, poursuivit-il, me demanderiez-vous ma vie, je serais heureux de vous l'offrir !

Son teint, pâle d'ordinaire, s'était nuancé d'un chaud incarnat, sa voix avait des intonations sympathiques, tout en lui exhalait le parfum de l'amour vrai, profondément senti. La vanité de Laure dégusta ce triomphe ; mais son cœur était trop occupé pour s'émouvoir au contact de cette ardente passion.

—Ce que j'ai à vous demander vous coûtera beaucoup, reprit-elle ; toutefois je ne me prévaudrai pas de votre tendresse pour lui arracher, à l'avance, un serment qu'ensuite vous réproveriez peut-être...

—Non, non, interrompit de Ganay avec véhémence, non ! quoi que vous

ordonniez, je jure, sur la garde de mon épée, de l'exécuter fidèlement !

L'amante de Bertrand ne put réprimer une lueur de satisfaction, en le voyant tomber dans les rêts qu'elle lui avait si adroitement tendus.

—Je crains que vous ne vous repentiez de cette précipitation, objectait-elle encore.

—Ne craignez rien ; parlez.

—Monsieur Jean, mon oncle, souhaite que nous soyons fiancés demain.

—C'est aussi ma plus douce aspiration.

—Voilà ce que je redoutais.

—Vous...

—Hélas ! messire, j'ai promis de ne contracter aucun engagement avant vingt ans et je n'en ai pas encore dix-huit, savez-vous ?

—Et cette promesse ? balbutia de Ganay, plongé dans l'horreur du désenchantement.

—Je l'ai faite à une personne qui m'est plus chère que l'existence.

En prononçant ces mots d'un ton larmoyant, Laure chiffonnait le coin de son mouchoir.

—Que votre volonté soit exaucée, dit le jeune homme, après un moment de pause pour maîtriser les angoisses qui déchiraient son cœur. Puis il ajouta :

—Un serment est sacré, je respecterai le vôtre en respectant le mien ; mais, Laure, serez-vous fidèle ?

—Oh ! oui, repartit la nièce du marquis, continuant mentalement son perfide mensonge ; oui, je serai fidèle, jusqu'à mon dernier soupir... "à Bertrand," murmura-t-elle *in-petto*.

—Ah ! Ah ! mes jouvenceaux, vous roucoulez tendre romance d'amour, dit à cet instant Guillaume de la Roche, en s'approchant du couple.

Laure saisit l'occasion pour s'enfuir comme une biche effarouchée.

Vingt-quatre heures après cet entretien, une cavalcade, composée de dix hommes d'armes, d'un dominicain et de deux femmes montées sur des palefrois, quittait le manoir de la Roche.

C'était Laure de Kerskoën qui partait pour la capitale du Blésois, où elle devait rester dans un couvent jusqu'à la fin de l'expédition de son oncle.

Debout, au sommet du donjon, Jean de Ganay suivit longtemps des yeux la chevauchée qui serpentait sur le flanc de la montagne.

L'écuyer espérait que l'une des femmes se retournerait pour lui adresser un signe, un regard, mais personne ne se retourna, et quand les deux amazones, précédées de leur escorte, disparurent derrière les massifs d'arbres, Jean croisa doulement les bras sur sa poitrine en s'écriant :

—Grand Dieu ! Laure m'aurait-elle trompé... ne m'aimerait-elle pas ?

## PREMIÈRE PARTIE

## EN MER

## I

GUYONNE LA POISSONNIÈRE

A quelque distance du château de la Roche, sur le bord de la mer, s'élevait une cabane à l'aspect chétif et désolé. Des galets cimentés avec de la terre glaise, avaient servi à sa bâtisse, que recouvrait un toit de chaume. Deux fenêtres étroites, garnies de carreaux en papier huilé, filtraient à l'intérieur un jour blafard et souffreteux. Devant cette cabane s'étendait un jardinet potager, généralement mal entretenu, et derrière séchaient de grands filets accrochés à des pieux.

Telle était l'habitation de Perrin le pêcheur, de son fils Yvon et de sa belle-fille, Guyonne la poissonnière.

Un soir de la fin de mai de l'année 1598, Perrin le pêcheur, vieillard sexagénaire, mais encore robuste, malgré ses rides et ses cheveux argentés, assis sur un banc de pierre, au seuil de la maison, réparait une seine fortement endommagée.

Le soleil à son déclin secouait ses gerbes d'or au front sourcilieux du manoir de la Roche, et les vagues de la Manche venaient lécher le sable irisé du rivage avec un bruit régulier de fusée volante. La soirée se montrait d'une douceur enchanteresse. Aux senteurs marines se mêlait l'arôme balsamique des primevères ; au gazouillement des linottes se mariait le ramage des chardonnerets, et l'atmosphère semblait saturée d'un parfum de bonheur.

Pendant le pêcheur était triste. L'anxiété, le désespoir marquaient son visage bronzé par le hâle et l'intermèrie des saisons.

Souvent il levait vers le château un regard douloureux, puis une larme brillait au coin de sa paupière ; ses mains laissaient échapper le filet, et, croisant les bras contre sa poitrine, Perrin rêvait profondément. Ensuite, il reprenait son travail en prononçant quelques mots inintelligibles.

Tout à coup, au détour d'un buisson, parut une jeune femme, portant sur la tête un panier d'osier.

Le vieillard poussa un cri de satisfaction.

—Eh bien, Guyonne ?

—Consolez-vous mon père, répondit la femme ; Yvon vous sera rendu... s'il plaît à Dieu de seconder mon projet, ajouta-t-elle intérieurement.

—Rendu !... mon Yvon me sera rendu ! dit le pêcheur d'un ton passionné ; ô ma fille ! Guyonne, enfant chérie, approche que je t'embrasse.

—Bon père! dit-elle en abandonnant ses joues aux caresses du vieillard.

—Mais, fit soudain celui-ci, tu l'as donc vu? il t'a donc parlé? Le seigneur de la Roche lui a pardonné, n'est-ce pas? oh! je prierai Notre-Dame du St. Sauveur de favoriser l'entreprise...

Écoutez, mon père, interrompit gravement Guyonne, je ne veux pas vous tromper; je n'ai pas vu Yvon.

—Que dis-tu?

—Non, je ne l'ai pas vu. Je ne pouvais le voir. Il est à Saint-Malo depuis ce matin.

—A Saint-Malo?

—A Saint-Malo, avec tous les autres prisonniers qui doivent s'embarquer demain pour la Nouvelle France.

—Alors, dit Perrin, terrifié par cette nouvelle, notre miséricordieux seigneur de la Roche t'a promis.

—Monseigneur de la Roche est parti lui-même, avec son écuyer. Ils ont escorté les captifs.

Le vieillard pâlit et chancela.

—Soyez sans crainte, dit vivement Guyonne; je sauverai Yvon, je vous le jure.

—Ah! exclama le pêcheur, pouvais-tu m'abuser ainsi ma fille! Je ne t'ai jamais fait de mal, moi; et voilà que tu me rassures pour me plonger plus avant dans l'affliction.

—Je vous l'ai dit et je vous le répète que je le sauverai! s'écria-t-elle d'un accent si persuasif, que Perrin se sentit renaître à l'espérance.

—Comment? quel est ton projet? demanda-t-il encore.

—C'est mon affaire, fiez-vous à moi, mon père. Je tiendrai ma parole. Avant douze heures, Yvon sera ici; seulement il faudra vous placer sous la protection du duc de Mercœur. A présent, donnez moi votre bénédiction, car jamais, peut-être, nous ne nous reverrons.

Soit qu'il n'eût pas attendu cette dernière phrase, soit qu'il n'en eût pas bien compris le sens, Perrin reprit interrogativement:

—Quoi! dans douze heures, j'aurai recouvré mon brave Yvon? tu en es certaine, Guyonne?

—Autant qu'on peut l'être! Mais le temps presse, donnez-moi votre bénédiction, mon père, répliqua-t-elle, en s'agenouillant aux pieds du vieillard.

—Où veux-tu aller?

—A St. Malo, chercher Yvon. Priez le Tout-Puissant de secourir mes dessein.

—Va, ma fille, dit le pêcheur en étendant les mains au-dessus de Guyonne; va! que Dieu te soit en aide? Pour moi, je m'en rapporte à ton courage et à ta prudence! Ah! si tu parviens à sauver mon Yvon, je ne vivrai pas assez d'années pour te prouver ma gratitude.

S'étant relevé, Guyonne se jeta dans les bras du vieillard, puis, après avoir échangé quelques paroles avec lui, elle

se dirigea vers le bord de la mer, détacha l'amarre d'un bateau, sauta agilement dedans, et s'éloigna à force de rames, en adressant à son père un signe d'adieu.

La Manche, ordinairement inégale et moutonneuse, était ce soir-là, unie comme une glace. Nulle brise ne rayait sa nappe illuminée par les derniers feux du jour, et damassée à l'horizon de blanches voiles qui attendaient que la fraîcheur de la nuit les gonflât pour mouiller dans les ports de la côte.

Penchée sur ses avirons, Guyonne frappait l'onde avec la régularité et la prestesse d'un batelier consommé. Son canot sillait légèrement la mer, en déroulant un ruban d'écume.

C'était une belle et forte femme que Guyonne. Impossible d'imaginer plus magnifique assemblage de formes masculines unies aux grâces féminines. Sa tête, admirable d'expression, surmontait un buste richement proportionné, quoique d'apparence athlétique. Son épaisse chevelure noire flottait sur ses épaules en boucles soyeuses encadrant un visage d'un ovale parfait. Le front découvert, large, les sourcils bien accusés, le nez quelque peu busqué et surtout la vivacité des yeux de Guyonne, dénotaient chez elle un caractère opiniâtre et exalté. Cependant, malgré sa haute taille et son organisation virile, ses mains étaient mignones, bien que bistrées par des rudes travaux, ses pieds comparativement petits. Si son coup d'œil d'aigle imposait aux plus téméraires, l'aménité de ses manières, la douceur touchante de sa voix séduisaient ceux qu'elle traitait en amis. Fière avec les dédaigneux, soumise sans bassesse avec ses supérieurs, affable avec ses égaux, Guyonne déployait envers ses proches une abnégation à toute épreuve. Force physique, vigueur morale, telle était la créature; traits matériels, amabilité, ingénuité, chasteté, telle était la femme. Loin de la déparer, sa stature herculéenne ajoutait un charme de plus à sa personne, quand par la fréquentation on avait pu apprécier les rares qualités dont elle était douée.

Guyonne avait vingt-cinq ans. Elle passait pour être fille d'un caboteur qui avait, croyait-on, péri dans un naufrage sur les côtes de Terre-Neuve, et d'une femme qui avait épousé Perrin en secondes noces. Cette femme mourut en mettant au monde Yvon. Le pêcheur conçut pour son propre enfant une tendresse poussée jusqu'à l'idolâtrie. Il l'éleva avec tout le soin que lui permettait sa condition précaire. Mais Yvon, comme il arrive fréquemment, ne répondit point à l'affection de son père. Léger, paresseux, il compta bientôt parmi les plus mauvais sujets du voisinage.

Un matin, il disparut et resta plusieurs années absent. Cette fugue

faillit être fatale à Perrin. Dans sa douleur, il voulait se suicider; Guyonne l'en empêcha. Yvon qui était allé faire la guerre pour le compte des Seize, rentra subitement, comme il était parti, et la joie que causa son retour au vieux pêcheur faillit également lui être funeste. Hélas! cette joie ne fut pas de longue durée, car Yvon que la fainéantise inhérente à l'état militaire avait alléché, et qui voyait dans le seigneur de la Roche un ennemi de l'Église catholique, Yvon s'engagea dans une bande de routiers à la solde du duc de Mercœur.

S'étant trouvé à l'attaque du château de la Roche, il y fut fait prisonnier avec tous ceux de ces compagnons qui avaient échappé aux coups de la garnison. Le marquis, qui recrutait alors des hommes pour l'expédition qu'il projetait, demanda et obtint la permission de transporter dans les colonies de la Nouvelle-France ses captifs, dont la plupart étaient des repris de justice ou des malfaiteurs — tous gens de sac et de corde. Maître Yvon ne s'accommodait guère du sort qui lui était réservé. Une traversée de douze à quinze cents lieues, ensuite de quoi, un exercice illimité à la hache, à la bêche, à la houe, souriaient médiocrement à son imagination. Sachant que son père avait jadis rendu service au marquis de la Roche, il informa Perrin de sa situation, en le suppliant de solliciter sa grâce. Certes, le pêcheur n'avait pas besoin d'être supplié. A la nouvelle que son fils bien-aimé allait lui être ravi, il courut au château. Guillaume de la Roche l'accueillit avec une cordialité dont il n'était pas coutumier vis-à-vis de ses vassaux. Mais dès que le vieillard lui eut appris l'objet de sa visite, il fronça le sourcil, et répliqua sèchement qu'Yvon partagerait le châtimement de ses complices.

Le pêcheur revint chez lui; son âme était brisée. Il fallut l'attentive sollicitude de Guyonne pour adoucir l'amertume de ses chagrins et ranimer l'espérance dans son cœur.

—Tout n'est pas perdu, lui dit-elle; dame Catherine m'aime comme une mère. Elle a, vous le savez, été la nourrice de notre damoiselle Laure de Kerskoën, et exerce beaucoup d'empire sur l'esprit de monseigneur de la Roche. Laissez-moi lui parler; peut-être avec son concours, parviendrons-nous à fléchir le courroux du marquis.

Comme tous ceux qui aspirent à la réalisation d'un souhait, Perrin accepta cette persuasion, et Guyonne s'achemina vers le manoir.

Dame Catherine, toute marrie du départ de sa jeune maîtresse, pleura avec Guyonne, et finalement promit d'intervenir auprès du marquis de la Roche.

(A continuer.)

## ANNONCES

**Très Importantes et très Avantageuses**

— POUR LES —

**ACHETEURS.**

— 000 —

# LA MAISON A. PILON & CIE.

Durant ce mois et pour le temps des fêtes, fera de grands sacrifices.

Tout y sera réduit et de plus la MAISON A. PILON fera de jolis cadeaux ou présents, en proportion du montant des achats qu'on y fera pendant ce temps.

Nous invitons donc tout le monde à venir en profiter.

*Au Grand Magasin Populaire du Bon Marché et d'un seul prix*

**A. PILON & CIE.**

647 et 649 Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL.

A. PILON.

J. B. LABELLE.

## VENTE SPECIALE !

— 000 —

UN ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE

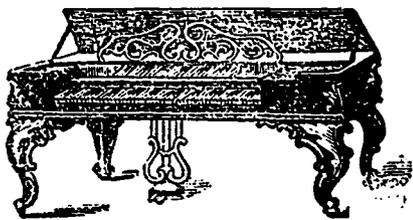
Bronzes, Articles en Marbre de Paros,  
Horloges en Marbre et Dorées,  
Montres en Or et en Argent,  
Bijoux en Or et en Argent,

OFFERTS A UNE GRANDE RÉDUCTION DE PRIX PENDANT CE  
MOIS SEULEMENT, CHEZ

**ARMAND BEAUDRY,**

269 RUE NOTRE-DAME,

**MONTREAL.**



# SOHMER !

EXPOSITION DE 1881.

**Premier Prix !  
Diplôme d'Honneur !  
Mention Honorable !**

*(Première Médaille de mérite et Diplôme d'honneur, Exposition de Philadelphie, 1876).*

Seuls Agents en cette Province,

## LAVIGNE & LAJOIE

266 Rue Notre-Dame, Montréal.

Lavigne & Lajoie ont de plus un assortiment complet de PIANOS GOLDSMITH, WHEELOCK et autres manufactures de New-York, choisis chez les manufacturiers par M. Ernest Lavigne lui-même.

Aussi : Pianos Chickering, Decker Bros., Metropolitan, etc., de seconde main.

**Musique, Instruments, Etc.**

N. B. — Réparations et accord de Pianos faits avec soin et diligence.

ALLEZ AU

# MAGASIN DU BON MARCHÉ

Pour Hardes d'Automne allez au Magasin populaire de  
L. P. A. GAREAU.  
Pour Hardes d'Hommes allez au Magasin du bon marché de  
L. P. A. GAREAU.  
Pour Hardes de Jeunes Gens allez au Magasin varié de  
L. P. A. GAREAU.  
Pour Hardes d'Hiver allez au Magasin complet de  
L. P. A. GAREAU.  
Pour Hardes faites sur commande allez au Magasin de  
L. P. A. GAREAU.  
Où vous aurez un TAILLEUR de PREMIÈRE CLASSE

Vous trouverez un assortiment considérable de

**Hardes de toutes sortes,  
Pardessus, Habits,  
Pantalons, etc.,**

CHEZ

## L. P. A. GAREAU

294 RUE ST-JOSEPH,

COIN DE LA RUE MURRAY.

## AUX FAMILLES !

Allez acheter pour les Fêtes vos

# BONBONS FRANÇAIS,

CHOCOLAT À LA CRÈME,

## Bonbons Crystallisés,

BIJOUTERIES ASSORTIES,

## Sucreries communes, Pains de Savoie

DE TOUS GENRES.

Demandez aussi à vos Epiciers la **Farine Préparée** reconnue pour la meilleure, qui a remporté le premier prix.

Demandez aussi nos BISCUITS.

## VIAU & FRERE.

# “ LE BOUQUET ”

Journal Hebdomadaire,

SERA PUBLIÉ LE SAMEDI.

CONDITIONS.

**Pour le Canada :**

Abonnement pour un an.....	\$1.50
“ pour six mois.....	0.75
Prix de la douzaine .....	0.40

**Pour les Etats-Unis :**

Abonnement pour un an .....	\$2.00
“ pour six mois.....	1.00
Prix de la douzaine.....	0.45

Prix du Numéro - - - 5 cts.

Le Journal sera expédié franc de port.

**A. GEO. BEAUDRY,**

*Editeur-Propriétaire.*